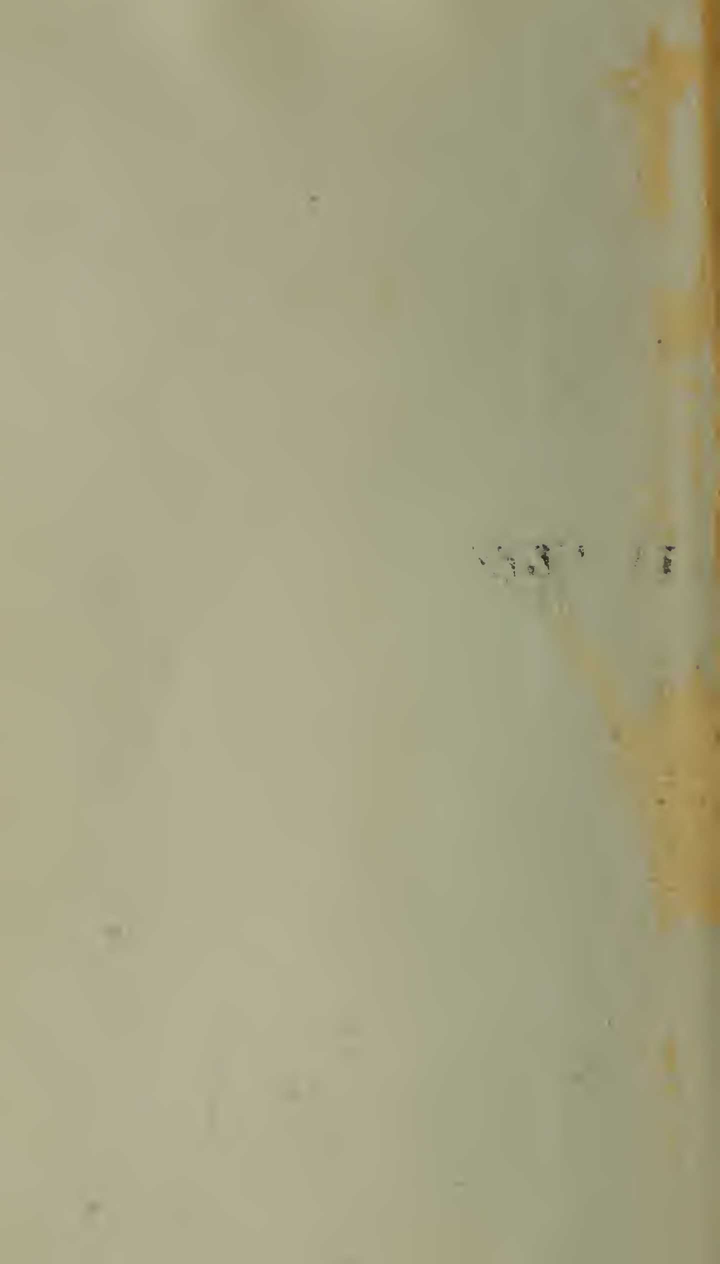




LETTRES A RÉPONDRE

LUDANA

LETTRES A RÉPONDRE

Préface de MARCEL PRÉVOST

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1897



PRÉFACE

DE MARCEL PRÉVOST

POUR LES

“ LETTRES A RÉPONDRE ”

DE LUDANA

A MONSIEUR LUDANA

Mon cher Confrère,

Vous voulez bien m'envoyer les bonnes feuilles de vos Lettres à répondre, *et me dire que vous tenez à mon opinion, parce que, moi aussi, j'ai publié des Lettres, encore que ce fussent seulement des Lettres de femmes.*

Je me hâte de proclamer d'abord, que vos Lettres sont « bien à vous » *et n'empruntent*

« rien » *à vos devanciers. Elles traduisent votre conception de la vie : tendres ou ironiques, mélancoliques ou passionnées, elles ne ressemblent point à la passion, à la mélancolie, à l'ironie ou à la tendresse* « déjà lues ». *Voilà pourquoi elles trouveront des lecteurs et des lectrices nouveaux.*

Leur forme brève et simple a encore cela pour elle, qu'elle se rapproche, à l'extrême, de la forme et de la longueur des vraies lettres, et cette vérité étant, pour de telles œuvres, la qualité qu'il faut rechercher entre toutes, il me semble que vous avez trouvé une façon rajeunie et charmante de peindre l'amour et la vie, dans ce cadre étroit et commode : La Lettre.

Tous mes compliments, mon cher confrère et tous mes souhaits de succès.

MARCEL PRÉVOST.

COMÉDIENNE

LETTRES A RÉPONDRE

A Monsieur E. Fasquelle.

COMÉDIENNE

JACQUES DE RYANS A GEORGES DUPLESSIS

Mon vieux Georges,

Tu me demandes, dans ta dernière lettre, me contant tes doléances sur ton mariage rompu, de te donner de mes nouvelles et de tâcher de t'envoyer quelques paroles consolantes!

Tu arrives à propos...

J'avais besoin de dégonfler mon cœur, gros de désillusions, et navré de la dernière des mystifications dont un homme puisse être l'objet.

Lis, et tu seras consolé — sinon pour toujours — de cette chaîne si heureusement rompue, du moins, pour un bon bout de temps.

Je sais, tu vas encore me traiter de célibataire endurci. N'importe! Lis toujours, et tu verras si, une fois de plus, j'ai raison de rester garçon!

Toi, le vieil intime de mes heures d'expansions joyeuses et de mes chagrins d'amour, tu as connu ma liaison enchantée avec M[me] de Sarnes.

Tu sais jusqu'à quel point j'ai été épris d'elle, à juste titre, n'est-ce pas? et tu te souviens si cette créature exquise possède au suprême degré l'art d'être femme!

Tu sais encore qu'après quatorze mois d'affection réelle, d'amour, elle m'a planté

là, du jour au lendemain, sans rime ni raison !

Eh bien, vieil ami, tu vas être édifié et savoir pourquoi j'ai été... lâché. Puisses-tu trouver alors un baume à ta récente blessure, que je ne puis traiter que d'égratignure d'amour-propre et de fort heureuse déconvenue.

Je n'avais pas revu Louise, depuis les chasses chez les de Griges, lorsqu'elle nous a quittés subitement, rappelée par un télégramme auprès de son père, très souffrant, disait-on.

J'ai eu beau aller, retourner maintes et maintes fois rue Rembrandt, lui écrire les lettres les plus affectueuses et les plus tristes. Rien. Pas même une réponse.

Un silence de sept semaines.

Jeudi, enfin, je reçois, dans la matinée, un bleu !

Je reconnais immédiatement l'écriture chérie.

Mes doigts tremblaient en l'ouvrant ;

les lettres dansaient devant mes yeux :

« Attendez-moi, chez vous, aujourd'hui,
« à trois heures. »

et pas de signature ; mais l'écriture suffisait.

Tu penses si j'ai compté, non les heures, mais les minutes, de dix heures à trois heures !

J'ai déjeuné du bout des dents, puis je suis allé lui chercher les fleurs qu'elle préfère, pour parer notre nid, comme au bon temps.

Enfin, vers trois heures un quart, je reconnais son coup de sonnette! j'avais renvoyé Joseph et suis venu lui ouvrir moi-même. J'étais sans respiration.

Elle, aussi fraîche, aussi peu gênée que si elle fût venue la veille.

Elle se retrouvait chez elle.

Je ne lui laissai même pas le temps d'ôter son chapeau et son manchon : je la couvrais de baisers.

Oh! ces baisers du retour, « à travers la voilette » !

— Allons, allons, voyons, grand enfant! Eh bien! oui, c'est moi, me revoilà. Êtes-vous content?

— Si je suis heureux, mon aimée!... Mais pourquoi ce silence?... Pourquoi cette fuite?

Et des pourquoi et encore des pourquoi.

— Un peu de patience! Je vais vous dire tout cela ; mais laissez-moi me défaire...

Je l'aidai gauchement, mais si heureux, si vraiment consolé, qu'elle me jeta ses bras autour du cou en me disant :

— Alors, tu as cru que je pourrais t'oublier.

Que te dirai-je? Nous avons passé l'heure la plus exquise, car jamais Louise ne s'était ainsi donnée.

Puis, comme je lui avais préparé une dînette, elle prit une tasse de thé, dont elle buvait une gorgée et m'offrait la suivante.

Je m'étais mis à ses genoux au coin du feu, elle dans la bergère, moi la contemplant ; c'était délicieux.

— Tu sais que j'ai eu mon père très souffrant, — me dit-elle, — et durant huit jours, consultation sur consultation. Ah, je l'ai cru perdu ! Eh bien, sais-tu, mon adoré, l'idée affreuse qui m'est venue pendant une de ces nuits horribles où je m'étais assoupie auprès de lui, pour permettre à la sœur de prendre un peu de repos ? Je te voyais aussi malade, très malade, et mon cauchemar allant son train, je te perdais ! Puis, parmi ton mobilier, vendu à l'encan, on vendait également mes lettres, ces chères lettres, où j'ai mis toute mon âme ! Oh ! l'horrible rêve ! Alors, je me suis promis, qu'aussitôt que nous nous retrouverions, comme aujourd'hui, dans notre nid, nous brûlerions ces lettres. Tu le veux bien, n'est-ce pas ? Maintenant que me voilà revenue ?

J'étais si complètement heureux, que

j'aurais eu grand'peine à lui refuser, et, pour la garder plus longtemps, nous avons, après les avoir relus ensemble, brûlé un par un ces pauvres billets d'amour.

En entendant sonner cinq heures :

— Vite, mon ami, allez me chercher une voiture! Je devrais déjà être rentrée! Que va dire mon malade, délaissé si longtemps!

Je courus chercher — par la pluie battante — un fiacre, que je ramenai au bout de cinq minutes.

Puis elle partit en m'embrassant, et en me disant :

— A samedi, trois heures!

Elle n'est pas revenue!

Hier, après dîner, chez ma sœur, je vois une lettre de faire-part ouverte sur son bureau; j'y jette machinalement les yeux : c'était l'annonce du mariage de Mme veuve Louise de Sarnes avec notre ami le général comte de Champs!

Je restai atterré.

Revenu chez moi, je cherchai ses deux portraits (tout ce qui me restait d'elle), cachés dans mon tiroir, — le fameux tiroir aux souvenirs, — je ne les retrouvai plus.

Pendant le temps que j'avais mis à aller chercher la voiture, elle leur avait fait suivre le chemin des lettres.

Le Théâtre-Français n'a pas de plus habile comédienne.

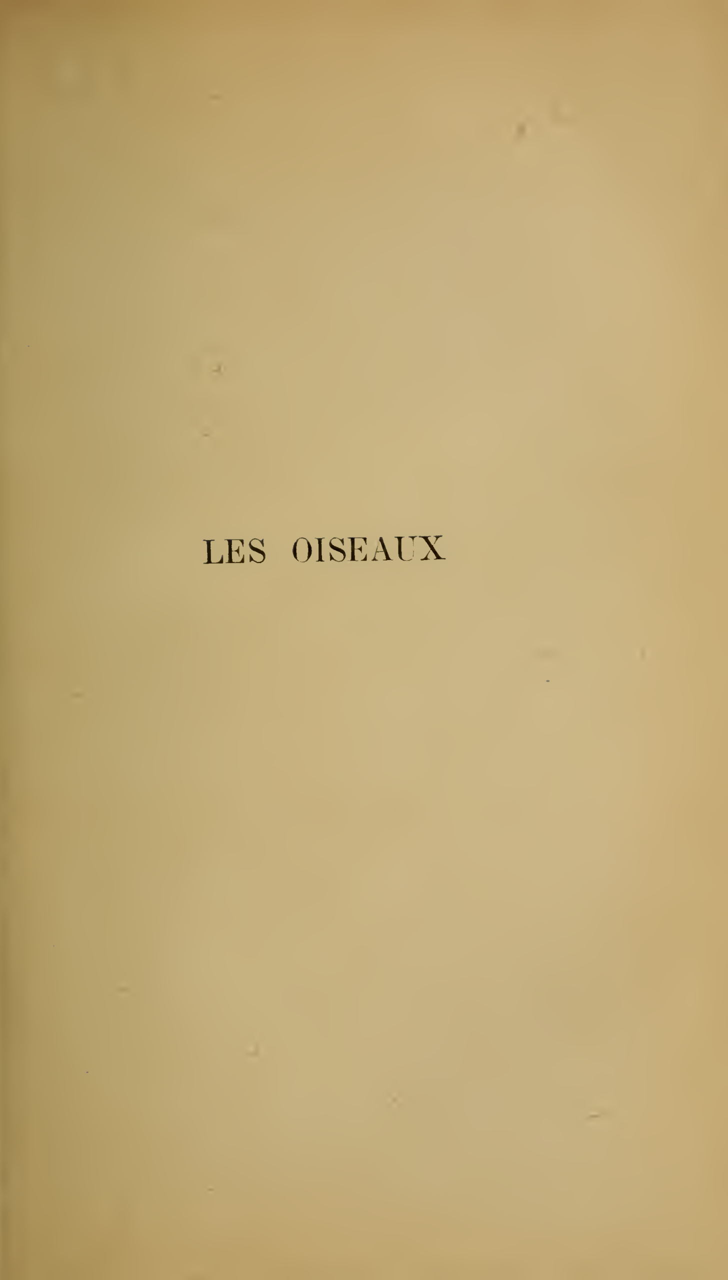
Eh bien, vieux! es-tu un peu désillusionné?

Moi, je suis encore à me demander si tout cela est arrivé.

Donc, console-toi, ami, et ne regrette rien. Tu vois ce que peut ménager à un honnête homme un beau mariage!

Au revoir, et à bientôt une bonne lettre à ton camarade de désillusion.

JACQUES.



LES OISEAUX

Pour Madame la Baronne Maurice de Hirsch de Gereuth.

LES OISEAUX

CAMILLE SAUVERGEOT A LOUIS RENAUDIN

Je viens de recevoir tes félicitations, mon bon Louis, et j'ai tenu à t'en remercier immédiatement du fond du cœur.

Je me doute de ta joie, lorsque tu as appris que j'étais revenu de si bas, de si loin, à la santé, que j'étais décondamné enfin, et que nos bonnes heures de causerie intime au coin du feu de l'atelier allaient reprendre cet hiver.

Annette t'a raconté que j'étais frais et

rose, guilleret, rajeuni, et que nous avions retrouvé notre vie d'autrefois, calme et heureuse, n'est-ce pas ?

Bref, je n'ai plus rien à souhaiter et je suis le mortel enviable entre tous !

Ah crédié, non! c'est au-dessus de mes forces, de mon courage, de te mentir à toi, le seul auquel je puisse hurler ma douleur, le seul capable de me comprendre et de partager mon tourment.

Assez de jouer la comédie pour les imbéciles qui m'entourent, sans être forcé de taire au brave et loyal ami que tu es (l'unique en qui j'ai encore confiance) la torture qui me brise!

Ne reprends plus, en cette occasion, ton argument habituel de consolation, ton grand cheval de bataille : « Tu te fais toi-même plus malheureux que tu n'es, parce que tu te forges des chimères », me dis-tu souvent.

Soit, cela a été possible pour le passé, mais le présent, l'odieuse vie que je mène,

le martyre à perpétuité, engendré par ma misérable nature d'habitude, tu ne les connais pas !

Eh bien, tu vas les connaître, tu jugeras, et tu pourras peut-être (quelle folie que l'espoir toujours et quand même !), toi, si calme, toi, la raison en personne, trouver le moyen d'arracher ce tissu-linceul dont les mailles m'enserrent chaque jour davantage et m'étouffent !

Lorsqu'en février j'ai dû partir, par ordre formel du médecin, pour me faire soigner dans le Midi, ma vie dépendait de ce déplacement, et j'ai forcément laissé Annette seule ici.

Elle savait que nous n'étions pas assez riches pour qu'elle vînt avec moi, et d'ailleurs elle ne pouvait décemment m'accompagner à Antibes, chez les cousins de ma mère qui m'offraient l'hospitalité.

Elle se résigna donc à rester à Paris, et comme, depuis quatre années, nous habitions en petits bourgeois mariés, je lui

laissai, avec quelques économies, l'atelier et les deux chambres qui nous servent de logement, pour y demeurer durant mon absence et y attendre mon retour.

Farney s'est chargé de vendre au père Lauroy quelques-unes de mes toiles, et nous avons pu, avec les études que j'envoyais d'Antibes, parer aux besoins d'Annette.

Chaque semaine, je lui écrivais deux ou trois fois de longues lettres, où je mettais le meilleur de mon cœur, et auxquelles elle répondait régulièrement.

Tu te souviens comment je l'ai prise, la petite Annette, la fille de la marchande de cresson !

Elle posait à cent sous la séance, dans mon tableau de la *Visitation ;* mais elle était si jolie et si pauvre, que l'idée absurde me vint de faire de cette miséreuse l'adorée du logis.

En effet, l'idée avait à peine germé dans mon cerveau de sensitif, qu'il fallut la mettre à exécution.

Annette était ma maîtresse la semaine suivante.

Puis, petit à petit, soit que ce fût l'habitude, soit par le charme de cette jeunesse, redevenue exubérante au bonheur assuré du lendemain, je me laissai insensiblement aller à l'adorer, et elle devint, elle est indispensable à ma vie !

Est-ce le soleil du Midi, mes vingt-cinq ans, ou mon désir de vivre, qui m'ont ressuscité? Je n'en sais rien; mais, au bout de trois mois, j'obtins l'autorisation de rentrer à Paris et de me réchauffer le cœur auprès de mon Annette.

Lorsque le docteur m'annonça cette bonne nouvelle, je vis tout mon bonheur futur dans un éclair: notre intérieur soigné minutieusement, chaque objet familier à sa place, souhaitant, avec la chérie, la bienvenue à celui qui, parti moribond, revenait plein de sève, d'espérance et de joie !

Et mes oiseaux, devant la fenêtre largement ouverte, égrenant leurs roulades aux

effluves des premières senteurs printanières !

Quel délire !

Aussi, pour récompenser l'adorée, ne lui disons rien de la résurrection : je viendrai la surprendre à l'improviste.

Va-t-elle être assez heureuse, la chère mignonne !

Le samedi, je partais d'Antibes, quittant sans regrets ceux qui, par leurs soins et leur affection, — pauvres vieux, — m'avaient refait une santé.

Oh ! mon ingratitude, que tu es punie !

J'arrivai le lundi matin, à sept heures, à la gare de Lyon, et je sautai dans un fiacre pour remonter plus vite à mes hauteurs de Montmartre.

Ah ! Louison, mon vieil ami, Dieu préserve à jamais ceux auxquels il rend la possibilité de toucher au bonheur, lorsqu'on le croyait perdu, de ressentir l'abominable désespoir qui m'a broyé le cœur en rentrant chez moi !

Quel écroulement, et comment ne suis-je pas devenu fou ?

Tout dans l'obscurité, les contrevents clos, une odeur insupportable de renfermé, et personne pour me recevoir !

J'ouvris machinalement la fenêtre, et le jour, inondant l'atelier, me le fit voir dans un désordre sans nom ; puis, dans un coin, la volière où gisaient, les uns à côté des autres, mes pauvres oiseaux chanteurs, morts de faim.

L'abandon partout. Peut-être l'escompte de mon retour impossible ?

Je m'effondrai sur le divan et me mis à pleurer comme un enfant.

Ce moment de défaillance passé, je réfléchis, me ressaisissant peu à peu.

Où était Annette ?

Sa dernière lettre, vieille de huit jours à peine, était datée de Paris et portait le timbre du bureau de la rue Saint-Jacques, ton quartier justement, mon brave Louis !

Peut-être était-elle simplement dans

l'Oise chez sa mère, revoir la cressonnière?

Peut-être est-elle partie pour toujours, avec... Ah ! bon Dieu de bon Dieu !

Que croire et que faire?

Personne ne m'avait vu revenir, je refermai les persiennes et la fenêtre, et je me sauvai de mon pauvre chez moi, sans que personne aussi ne me vît repartir.

Je pensai alors à notre coin de forêt à Vélizy, dans les bois de Chaville. Je m'y enterrai huit jours, mortellement longs, et c'est de là que j'ai écrit à Annette une lettre datée d'Antibes, pour lui annoncer mon retour.

Au jour et à l'heure indiqués par cette fameuse lettre, j'arrivai rue de Laval.

Comme le cœur me battait!

Annette était sur le pas de la porte.

Elle courut au-devant de la voiture, ouvrit la portière et, me sautant au cou :

« C'est toi, l'ami, c'est bien toi ? Que je suis contente ! »

Moi, je ne pouvais trouver une parole.

Je montai, appuyé à son bras, les marches de l'escalier, titubant comme un homme ivre, ayant hâte et crainte de me retrouver chez moi !

Des fleurs à profusion, chaque objet à sa place, et la volière — ma hantise de chaque instant — devant la fenêtre ouverte, en plein soleil, et peuplée de tout un petit monde nouveau, picorant, sautillant, chantant !

Des inconnus !

C'est alors que je crus rêver !

Depuis, pas une question n'est tombée de mes lèvres.

Annette ne m'a pas dit un mot de son absence, et moi je n'ose rien lui demander.

Lâche bonheur ! affreux bien-être ! torture de l'inconnu !

Qui me dira un jour, si je suis le plus ridicule sans-courage, ou si je suis l'amant le plus heureux ?

Oh ! mes oiseaux morts, vos pauvres petits

squelettes ont été enterrés avec ma jeunesse, mon insouciance et toutes mes illusions.

Toi qui es un ami droit, honnête et sincère, mon cher Louis, dis-moi que ma lâcheté n'est pas honteuse, viens chercher la clef de ce mystère, la trouver, et rendre, si possible, la paix à mon âme désolée.

Je te sais si pénétrant, si subtil, Annette a une telle confiance en toi, dont elle me parle sans cesse, que par toi, je saurai peut-être l'horrible ou simple vérité.

Tu te doutes si je t'attends avec impatience, arrive au plus vite.

Ton autre toi-même,

CAMILLE SAUVERGEOT.

Château de Mailly, septembre 1896.

ROUBLARDE

Pour Marcel Prévost.

ROUBLARDE

GERMAINE DUPUIS A HENRI MORIZEAU

Trouville, hôtel des Roches-Noires.

Mon petit Henri,

Que vas-tu dire, en voyant l'en-tête de cette lettre?

Germaine à Trouville! aux Roches-Noires!

Alors, Fécamp? La tante Adèle malade?

Rassure-toi, l'ami, ne sois pas inquiet sur mon sort.

Inutile de te creuser la cervelle, tu vas

immédiatement tout savoir, car je ne veux rien, mais absolument rien te cacher, moi.

Tu dois te souvenir que, le mois passé, le 27, je précise, tu m'as dit que ta vieille cousine de Valcouvert te réclamait à Crous-say, pour un achat de terre, et que tu ne pouvais, puisque tu es son légataire, lui refuser le minime service de l'assister et de l'aider de tes sages conseils, n'est-ce pas, c'est bien cela?

Que, le 28, je t'ai accompagné à la gare de l'Ouest pour prendre le train de 9 h. 45, et que j'avais l'air de trouver ce déplacement le plus naturel du monde. Oui, mon bon!

Eh bien, tu vas tomber de ton haut, en apprenant à quel point ta Germaine, ta petite « Maine adorée », sait cacher un chagrin, ou plutôt son dépit, surtout lors-qu'elle est décidée à se venger par la peine du talion.

Il faut avouer que, si tu n'as pas d'ordre pour un liard, pauvre ami, tu n'en es ni

plus prudent, ni plus adroit : c'est une justice à te rendre !

Reprenons donc :

Le 27 au soir, pour me prouver ton amour, et me tranquilliser la veille d'un départ, aussitôt au lit, tu t'es endormi à mes côtés, de ce sommeil tranquille du juste dont la conscience est intacte.

La lampe, restée sur la table, était allumée : tu ronflais, mon trésor ; j'avais fini de lire le *Soir*, et je me relevais pour aller éteindre notre flambeau d'amour, lorsque mon pied nu rencontra ton portefeuille, tombé de la poche de ta jaquette, plus une lettre qui s'en était malicieusement et maladroitement échappée.

J'allais l'y remettre avec le portefeuille sans la lire, mais l'odeur plus que pénétrante de lilas blanc qui s'en dégageait, l'écriture allongée, une couronne, et le format de l'enveloppe attirèrent ma curiosité.

Je tournai et retournai la lettre entre mes doigts, devenue subitement incertaine de ta

fidélité. Pour me rassurer, je voulus en prendre connaissance, persuadée qu'elle venait de ta tante ou de ta sœur, et que je pouvais la lire comme toutes les autres.

Juge de la stupéfaction de la « bien-aimée », qui voit, en relevant les yeux, une « cornette » dans son miroir.

Je replaçai minutieusement la chère missive dans le portefeuille, le portefeuille dans la poche, et j'y ajoutai mon indignation et mon dégoût.

« Alors, me suis-je dit, — en te regardant
« dormir, en t'entendant ronfler, — alors
« voilà l'homme pour lequel, sans contrainte
« aucune, une charmante femme — oui,
« sans fatuité, une charmante femme — est
« restée scrupuleusement fidèle, malgré
« toutes les tentations, je pourrais ajouter
« malgré tous les droits ! »

Je réfléchis un instant, — oh ! rien qu'un instant, — me demandant si j'allais te réveiller et t'annoncer que j'étais édifiée?

Bast ! à quoi bon?

J'éteignis la lampe, je savais déjà ce qui me restait à faire.

Je ne suis pas plus bête et moins jolie qu'une autre. J'ai, dans un coin de mon « Jardin secret », les lettres d'un ami, insistant pour faire ses preuves, un ami qui m'a redit souvent : « Quand vous voudrez. » Et je me suis promis d'user de représailles... à son profit.

Un homme prévenu en vaut deux, dit-on ; en ce cas, une femme avertie vaut quatre hommes. Mais voulant quand même, alors, me garder encore à carreau, je n'ai pas bronché, et doucettement je me suis laissée aller au sommeil.

Le lendemain matin, je t'ai donc accompagné à la gare, sans souffler mot ; je n'ai pas plus eu l'air de remarquer la mimique expressive, instructive et tout à fait édifiante, de la belle comtesse du Virage (la fameuse Sévigné), que si de rien n'était.

Je sais même — vois si ma police est faite ! — qu'à Mantes tu as été rejoindre ta

femme du monde, dans son compartiment réservé.

En rentrant, j'ai pris ma meilleure plume, j'ai écrit à l'ami « à l'épreuve » que je l'attendais.

La réponse à mon mot ne s'est pas fait attendre. D'ailleurs, elle était telle, que j'ai consenti aussitôt à partir avec lui à Trouville, le soir même de ce jour mémorable : nous n'avions ni l'un ni l'autre envie de lanterner.

Je te faisais savoir, par un télégramme adressé à Croussay (?), que, de mon côté, j'étais obligée de partir sans retard pour Fécamp, où ma tante Adèle, subitement souffrante, me réclamait.

La femme avertie voulait néanmoins se rendre compte. Lequel des deux..... amis pouvait avoir barres sur l'autre ?

Or, ma garde à carreau, c'était la poste restante de Fécamp, d'où m'ont suivie jusqu'ici tes délicieuses lettres amoureuses.

Dame, je voulais en toute tranquillité

pouvoir établir mes comparaisons, sans risque d'être dérangée.

Eh bien, mon choix est fait, petit Henri! A dater de ce jour, nous resterons bons camarades, si tu veux, mais plus rien que camarades, car, pour mon compte, je ne suis pas de celles qui renient une affection, si platonique qu'elle soit devenue!

Dieu veuille que la belle comtesse te reste fidèle! Toutefois, comme dernier conseil de ta vieille amie, lorsque tu voudras tromper ma « successeuse », tâche d'avoir un peu plus de prévoyance roublarde.

Je t'embrasse quand même, car, en somme, tu es un grand nigaud, et que tu ne m'as pas fait perdre au change, oh! mais pas du tout!

Ton amie toujours.

Germaine Dupuis.

LA FOI DE LA FEMME

Pour M. Paul Hervieu.

LA LOI DE LA FEMME

MADAME DE RAGUAIS A MONSIEUR DE RAGUAIS

Villerville, le 17 septembre 1896.

Voici donc Isabelle devenue, de par votre volonté expresse, et sans mon consentement, madame André d'Orcieu !

Il ne vous avait pas suffi de laisser votre femme — celle qui vous avait apporté considération, respect et fortune — se débattre seule (tout en restant scrupuleusement honnête) contre les médisances habituelles, les calomnies anonymes, il vous a encore fallu

lui arracher le dernier espoir, le seul amour qui lui restait au cœur : sa fille !

La Loi de l'Homme, la Loi faite d'après le Code est pour vous : c'est vrai; mais il existe (bien que sans Code) la *Loi de la Femme*, tout à fait inconnue de vous, celle dont je vais user à mon tour, puisque nous allons être réunis ! Quel bonheur !

Isabelle dotée; moi, séparée de biens; vous, aussi pauvre qu'avant notre mariage, mais plus accoutumé que jamais au luxe et au bien-être dont j'ai pu vous entourer, vous allez dépendre de la générosité de votre femme, car vous êtes absolument incapable de gagner un liard par le travail !

Vous serez donc logé, couché, nourri, blanchi, comme le dernier des valets à gages, la Loi ne me forçant heureusement pas à subvenir aux fantaisies luxueuses de vos maîtresses !

D'autre part, n'ayant eu aucune prise sur vous, pour ce que vous considérez, alors qu'il s'agit de vous, messieurs, comme des pec-

cadilles, d'adultère, lorsqu'il est avéré que nous nous vengeons, vous allez voir cependant si la *Loi de la Femme* est à dédaigner, quand elle se mêle intelligemment de nous fournir des représailles... imprévues !

Je n'ai plus de mari que pour l'entretenir — il est vrai que j'ai le droit de porter son nom, quel honneur ! — plus de fille, puisqu'elle n'a pas su résister, à la honte, en épousant (bien que prévenue) le fils de la maîtresse de son père, à l'amour, en oubliant les tendresses d'une mère telle que je l'ai été !

Je suis donc libre et bien libre, quoique toujours en pouvoir de mari, de mari « responsable » ! Souvenez-vous de ce qualificatif.

Or, Isabelle, qui va avoir dix-sept ans, est née lorsque j'en avais à peine dix-huit !

A trente-cinq ans, la femme qui n'a eu qu'un enfant, et qui a été... « ménagée », comme moi, par son époux, trop accaparé ailleurs, pour remarquer qu'elle est encore

fort jolie, fort désirable, peut, si elle y met seulement un brin de coquetterie, trouver facilement à plaire à celui qu'elle croira digne d'être..... distingué.

Elle agira alors prudemment, très prudemment, en choisissant un homme aussi discret que charmant, elle saura — car toute femme qui aime devient rusée — si bien cacher aux yeux du monde son amour nouveau, que seul l'époux sera informé qu'il est anonymement, mais certainement... ridicule, et avantageusement remplacé !

Je dois vous prévenir qu'il est tout trouvé, celui-là, et que si j'ai lutté jusqu'à ce jour, c'est que, en plus de ma dignité d'hier, je désirais rester, pour l'enfant que j'adorais et que j'ai perdue, la mère digne de tous les respects !

Qu'en ai-je à faire dorénavant, de ces respects ? Plus rien !

Vous serez donc le mari à gages, soumis et obligeant : ce sera pour vous une façon comme une autre de parer aux besoins d'une

existence de luxe et d'inaction. D'ailleurs, j'imagine que cette perspective, si odieuse, si infamante qu'elle puisse être, ne saurait vous choquer en quoi que ce soit.

Vous n'en êtes plus là !

Puis, si ma nouvelle union dure aussi longtemps que vos amours (hélas maintenant contrariées par M. d'Orcieu) et qu'elle soit... « sanctionnée », — tout peut arriver, et il faut tout prévoir — vous savez que votre Code est formel à ce sujet. Si peu que je sois versée en matière de jurisprudence, je sais néanmoins parfaitement la teneur de cet article : *Is pater est quem nuptiæ demonstrant*. Ce « bénéfice » vous reviendra donc de droit, et vous auriez alors mauvaise grâce à venir devant un tribunal exposer, au grand jour, des..... griefs pour lesquels vous ne réclamerez pas, et qui, jusqu'à nouvel ordre, ne seront connus que de votre femme et de vous !

Ne cherchez aucune piste ; lorsque je cache, je cache bien, et cette fois, très fin

sera celui de vos limiers qui trouvera le gîte : je puis vous en donner toute certitude.

Si cependant vous êtes désireux de dépister, cherchez, ce sera une occupation faite pour vous.

C'est tout ce que j'avais à vous dire.

Je vous l'ai même écrit, afin que vous fussiez informé de la volonté que j'ai de mettre au plus tôt mon désir à exécution.

Je vous fournis ainsi la preuve irréfutable de la *Loi de la Femme*, car je serai toujours, quoi qu'il arrive désormais, et pour me conformer à vos volontés,

Votre femme,

LAURE DE RAGUAIS.

P.-S. — J'arriverai vendredi place Vendôme ; vous voudrez faire en sorte pour que tout soit prêt *chez moi*, afin de m'y recevoir.

LES DRAGÉES

Pour R. Engelmann.

LES DRAGÉES

MARGUERITE MARTYNIEN A JEANNINE D'ERBELAN

Ma Jeannine,

Mon Dieu ! mon Dieu ! pauvre chérie, que tu es encore bébête ! et combien ta lettre m'a fait de peine, par son extrême naïveté !

Alors, pour résumer ce grand désespoir, tu crois que ton mari te trompe parce que......

Eh bien, mignonne, je t'aime assez pour oser te confier l'aventure — peu à la gloire de ta vieille Margot — qui va te rendre pleine confiance et sécher tes larmes.

Tu sais qu'après mon veuvage de deux mortelles années, non à regretter ce malheureux de Griges (que Dieu ait en son giron le modèle des maris..... inactifs), j'ai retrouvé, puis épousé mon Robert chéri.

Te souviens-tu, lorsque nous étions encore aux Chardonnerets, et que Robert faisait demander au parloir Marie-Thérèse, — mon adorable petite belle-sœur, — comme nous faisions l'impossible pour l'y accompagner?

Etait-il déjà assez beau, le gaillard, sous son costume de lieutenant flambant neuf!

Quelle carrure! Quelles épaules! Et quelles moustaches conquérantes, d'un si joli blond, tranchant sur ce visage mâle, bronzé au grand air!

Ce que nos cervelles trottaient! la tienne aussi bien que la mienne; ne fais pas l'innocente : nous en étions toutes folles!

C'est à Ouchy, où nous retournerons l'été prochain, que j'ai retrouvé Robert.

Il y passait, venant d'Evian pour se rendre

à Bex, afin d'y soigner un commencement de rhumatisme « gagné » à coucher sur la terre humide, pendant les grandes manœuvres! Brave rhumatisme!

Moi, je me reposais à Beau-Rivage, terminant ma seconde année de veuve « à consoler », rêvassant et me laissant vivre, sans m'inquiéter du lendemain.

Une après-midi où je lisais, assise dans le parc, je vois quelqu'un qui passe, repasse, me dévisage, s'arrête et, subitement, m'interpelle :

« Madame de Griges, n'est-ce pas? »

Va, je n'ai pas eu besoin, moi, de le regarder longtemps pour le reconnaître, « notre Robert ».

Bref, il est resté trois jours à Beau-Rivage, puis, pendant sa cure, malgré la distance et l'incommodité des trains, deux fois par semaine il revenait me voir.

Tu te doutes des moments délicieux que nous avons passés ensemble, sous les grands arbres, aux bords du lac!

Lequel de nous deux était le plus amoureux de l'autre? Nous n'en savons rien encore à l'heure actuelle!

Aussitôt notre rentrée à Paris, il demandait ma main à mon père, et « nous » la lui accordions bien entendu, moi avec enivrement!

Est-ce parce que j'ai tellement été sevrée de vrais baisers par M. de Griges, qui n'en pouvait plus, et que l'on m'avait fait épouser alors qu'il était déjà trop « au retour », c'est probable, car j'étais d'une impatience que nos fiançailles prissent fin! Oh, combien!

Passons : je sais que tu rougis facilement.

Presque au sortir de Saint-Philippe, et me donnant à peine le temps de me changer, nous partions pour Beaulieu, où Robert avait loué une villa.

Durant le trajet, le monstre m'avait à tel point mangé les lèvres, que je me disais : « Qu'est-ce que ça va être? » Et malgré mes

désirs, j'eus peur comme une mariée... toute neuve !

Beaulieu ! Enfin nous y sommes !

Je vois encore ce bijou de maisonnette perdue dans le feuillage.

Le valet de chambre de mon époux et ma fidèle Clémence nous avaient précédés l'avant-veille, pour qu'à notre arrivée le nid fût prêt.

Il pouvait être neuf heures du soir; un temps clair et doux, alors qu'à Paris il neigeait.

Tout semblait, avec le ciel étoilé du Midi, faire fête à notre nuit d'hyménée.

Le croirais-tu, ma Jeannine (cela est inconcevable), après quatre années de mariage, — il est vrai, plus de trois quarts « honoraires », — je redoutais l'instant décisif qui devait combler mes vœux !

Le dîner terminé, nous nous étions accoudés à la terrasse. Je sentais sous mon corsage le léger tremblement amoureux de la main de Robert, qui m'avait pris la taille.

J'ai même dû lui dire à plusieurs reprises :

— Pas encore !

Enfin, n'y tenant plus, et grisée autant par ses baisers que par le chatouillement de sa moustache sur ma nuque, je me laissai entraîner dans la chambre nuptiale.

C'est lui, c'est mon Robert qui m'a dévêtue et mise au lit, oh ! si gentiment !

Et lorsqu'il revint avec sa chemise de soie mauve, ce fut de l'emballement, bien que je n'en aie rien laissé paraître.

Aussi quel bonheur, lorsque je l'ai senti près de moi !

Cette réalisation du rêve parfaitement légitimé !

Quels baisers fous reçus et rendus !

Puis, lassés, quelles langueurs divines !

Cependant j'attendais..., j'attendais toujours... et mentalement je me disais : « Est-ce que je serais... déçue une seconde fois ? »

Lui me répétait sans cesse, en m'embrassant : « Oh ! ma chérie, ma femme, comme je t'aime ! »

Et rien... encore rien !...

Nous nous endormîmes, brisés, fourbus..., moi, stupéfiée !

Que crois-tu que j'aie fait ?

Que je me sois laissée aller à la désolation, que j'aie écrit à une amie la lettre navrante que je viens de recevoir de toi ?

Oh ! que non pas, ma belle ! Et comme j'ai eu raison de savoir faire crédit !

J'ai eu du « boni », comme dit mon frère Guy, dans son jargon de Bourse.

Fais donc ainsi que moi, Jeanninette : ne boude pas.

Il ne faut jamais se décourager ni décourager, — surtout un mari, — mais savoir attendre, et prendre son bien à l'heure où il peut venir, sans s'imaginer des folies ! Des folies, je te dis, car je sais à quel point ton Pierre est amoureux de toi !

J'attends ta prochaine lettre : je la prévois. Pour te mettre plus à l'aise, demande-moi seulement où je compte acheter mes dragées : je comprendrai.

Je m'étais déjà inquiétée de l'adresse du confiseur, alors que je n'étais que Mme de Griges ; cette fois, je crois pouvoir te garantir qu'elle me servira — plutôt deux fois qu'une, — et j'espère qu'il en sera de même sous peu, pour ma jolie Jeannine.

Dis-le-moi bien vite.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

Ta vieille amie,

MARGUERITE MARTYNIEN.

L'IRRÉMÉDIABLE

Pour Jules Chancel.

L'IRRÉMÉDIABLE

CÉCILE SARAMPRÉ A CLAUDE SARAMPRÉ

Mardi, 6 h. du matin.

Mon ami,

J'ai passé la nuit debout, bien qu'André soit en parfait état de convalescence : soyez rassuré.

Le docteur m'a dit hier : « Ce n'est plus « qu'une question de jours ; à la fin du mois « vous pourrez l'emmener aux Charme- « rettes. »

Donc, si je ne me suis pas couchée, il faut — malgré les fatigues extrêmes que j'ai

5.

endurées depuis cinq semaines, — qu'une raison grave m'ait tenue éveillée.

La lettre que vous trouverez ci-incluse, et que je vous prie de ne lire que lorsque vous aurez lu la mienne, jusqu'au bout, pourra vous en fournir l'explication.

Mon Dieu, je le sais, je n'ai jamais été bien jolie, bien coquette, et surtout pas assez « dans le train », comme vous dites, mon ami; mais ce qu'une femme honnête, aimante, dévouée peut offrir à son mari, je vous l'ai donné, et du plus profond de ce cœur, si déchiré aujourd'hui!

Lorsque je vous ai épousé, mon brave Claude, vous savez si la situation de mon père et notre fortune m'avaient mise à même de choisir parmi les prétendants présentés de tous côtés.

Vous savez aussi combien peu j'ai réfléchi pour dire « Oui », lorsque j'ai su que vous demandiez ma main.

Que m'importait que vous n'eussiez ni grand nom, ni fortune?

Ma mère et la vôtre avaient été les meilleures amies ; ma jeunesse s'était doucement écoulée entre leurs deux affections et l'on m'avait affirmé qu'en vous tout était droiture, loyauté, devoir ; qu'avais-je à m'inquiéter du reste ?

Le jour où vous m'avez dit : « Je vous « aime, Cécile, voulez-vous être ma femme « et n'épouser qu'un soldat ? » je vous ai répondu simplement : « Moi aussi, je vous « aime, et depuis longtemps. Je serai votre « femme ! »

Vous ai-je jamais contrarié ?

Avez-vous un grief quelconque à me reprocher ?

N'ai-je pas été douce, affectueuse et soumise ?

Ne vous ai-je pas sincèrement et presque, hélas ! exclusivement aimé — ne donnant à nos enfants que la seconde part de mon affection ?

Oui, n'est-il pas vrai ?

Et aujourd'hui, l'épouse humble, affec-

tueuse, aimante, a dû découvrir que, de toutes ses illusions, de toutes ses croyances, de son amour, il ne reste que mensonges, offerts en contre-valeur par celui à qui elle avait apporté honneur, joie et considération.

Lorsque l'on m'a remis hier au soir la lettre odieuse de celle qui n'a pas craint, et depuis longtemps, paraît-il, de vous arracher à moi, j'ai cru que la terre manquait sous mes pieds et que tout s'écroulait autour de moi !

Certes, au moment où André s'est trouvé au point culminant de cette terrible fièvre qui pouvait emporter mon fils, j'ai enduré bien des angoisses, mais incomparables à celles qui m'ont assaillie cette dernière nuit.

Quel cauchemar, bien qu'éveillée !

Plus aimée ! Peut-être jamais aimée !

Vous souvenez-vous de ce que je vous ai dit aussi bien simplement, devant l'étang, le soir de nos fiançailles, après dîner : « Si « vous me trompiez un jour, Claude, tout « serait fini entre nous ! »

Je ne suis ni une romanesque, ni de celles qui savent faire des protestations, ou qui ont de grandes phrases pour exprimer leurs joies et leurs douleurs; mais, vous le savez également, sous cette nature souple et timide, il existe une vigueur de volonté, d'énergie, que rien au monde ne pourrait faire transiger.

Elle est immuable, cette volonté, lorsque j'ai décidé.

Voilà pourquoi j'ai passé la nuit debout, à réfléchir, et pourquoi je ne vous écris qu'au petit jour: j'ai décidé maintenant de votre sort et du mien.

Rien, absolument rien, ne sera changé dans notre manière de vivre, et personne ne pourra même se douter que je ne vous aime plus.

La déchéance de votre loyauté, cette estime perdue, dont j'avais fait un culte à votre égard, vous seul et moi nous en serons instruits.

Nous avons deux enfants. Je désire qu'ils puissent vous respecter plus tard,

lorsqu'ils auront l'âge du discernement. Pour cela, pour cela seulement, j'ai bien voulu m'effacer.

Vous m'avez trompée ; je ne pourrai jamais l'oublier.

Cependant, quelle que soit ma souffrance, je vous pardonne, mon ami, vous le voyez, et en toute sincérité. Je paie ainsi, chèrement il est vrai, un bonheur fait des illusions que je me suis données depuis huit années ; mais n'importe, c'était encore du bonheur.

Aujourd'hui j'ai dit adieu à mon amour défunt. Ne tentez jamais de le ressusciter, c'est chose impossible, car, je vous le répète, si je pardonne, je n'oublierai jamais.

Vous me retrouverez telle que vous m'avez quittée.

Aucun indice ne pourra révéler aux yeux du monde qu'il y ait quoi que ce soit de brisé dans notre vie ; je paraîtrai aussi soumise et aussi dévouée à vos moindres désirs que par le passé, mais, en réalité, à dater de ce jour, je suis morte pour vous.

C'est ma volonté, elle est absolue !

Ne précipitez en aucune façon votre retour, je vous ai dit qu'André allait mieux, et votre mère, qui restera ici, jusqu'à la fin d'avril, est parfaite pour moi.

Les enfants vous embrassent très tendrement.

Votre meilleure amie, toujours.

CÉCILE.

EXEMPLE

A Madame la Comtesse de Rancy.

EXEMPLE

LA MARQUISE DOUAIRIÈRE DE SARNY

A MONSIEUR AMÉDÉE HOURLOUP

Monsieur,

Hier au soir, je me suis trouvée en même temps que vous à la soirée de Madame de Griges.

Vous vous êtes permis de prononcer, à haute voix, un jugement tel, sur mon jeune ami Georges Lecartellier, que je suis encore stupéfaite qu'aucun de ceux présents qui se disent ses camarades, qui sont certains, comme moi, de sa droiture et de sa parfaite

honorabilité, ne vous ait souffleté sur-le-champ.

Donc, puisqu'aucun de ces hommes n'a eu le courage de se porter garant de celui que je sais inattaquable, c'est une vieille femme qui prend sur elle de vous dire que vous avez commis une infamie, et que votre odieuse calomnie ne restera pas sans châtiment.

Je vous préviens, tout d'abord, qu'en même temps que ma lettre vous parviendra, M. Georges Lecartellier sera informé par moi de la façon dont vous n'avez pas craint de diffamer publiquement cet honnête homme, et, tout bretteur que vous êtes, le lieutenant qui a rendu ses galons pour subvenir plus effectivement, dans l'industrie, à l'existence de sa mère et de sa sœur, se souviendra, je l'espère, sur le terrain, qu'il a été une des meilleurs lames de Saumur.

Je vous connais mieux que vous ne le pensez, car je vous suis depuis longtemps, et mon écœurement va de pair avec mon éton-

nement, la lâcheté et la veulerie des gens, se disant du monde, étant inimaginables vis-à-vis de vos pareils.

Comment peut-il se faire qu'un homme comme vous puisse traverser l'existence, la médisance perpétuellement aux lèvres, sans qu'il se soit présenté un seul courageux pour le mettre au pilori, ainsi qu'on devrait y clouer tous ceux qui se font une arme terrifiante de leur médisance!

Comment? Cela est bien simple.

Ceux qui vous ressemblent — et ils sont malheureusement nombreux — se perpétuent, par la seule raison qu'ils sont assurés de l'impunité.

Une malveillance telle que la vôtre engendre d'autres médisances, et si, chemin faisant, elles ne s'agrémentent encore de suppléments, elles se répercutent, pour ce plaisir stupide de médire, et presque toujours à faux.

C'est la satisfaction que se procurent surtout ceux qui ont le plus de vilenies à se

reprocher. De plus, ce qui est à remarquer dans cette franc-maçonnerie des diffamateurs, c'est le ravissement que vous trouvez à vouloir ternir la réputation de ceux que vous enviez pour leur bonté ou leur honnêteté.

Et dire que j'ai vu — les uns par crainte, les autres pour ne pas paraître timorés — tant de braves gens vous serrer la main! Combien tous ceux-là sont méprisables aussi!

Eh bien, quoiqu'il me répugne à tracer ces lignes, à vous écrire, j'ai voulu vous prouver qu'il existe encore quelqu'un qui n'a rien à craindre, quelqu'un qui n'a pas la terreur pusillanime dont vous faites votre force : l'effroi de se compromettre soi-même, en défendant le malheureux diffamé.

Et le plus vif regret que j'aie en ce moment, c'est de ne pas être un homme, afin d'éviter à celui que j'estime autant que je vous méprise de croiser le fer avec vous.

Toutefois, par ce que ma vie irréprochable

et mon âge peuvent donner de poids à mes assertions, je vais tâcher, moi, — la vieille femme, — de faire bonne justice, en révélant à tous combien est admirable la conduite de celui dont vous avez voulu ternir la réputation, et il est à espérer que, tous comptes bien établis, c'est à vous que reviendra enfin la déconsidération qui vous est due depuis trop longtemps.

J'y apporterai tous mes soins, et j'ai tenu à vous le faire savoir par avance.

Je ne vous salue pas, et je compte que les honnêtes gens suivront mon exemple.

MARQUISE DOUAIRIÈRE DE SARNY.



MANNEQUIN !

Pour Henri de Soussay.

MANNEQUIN !

MARIE-LOUISE DE SAINT-PRIST

A M. DUMIEL, COUTURIER, RUE DE LA PAIX, 52, PARIS

Monsieur,

Avant de venir me présenter chez vous et vous demander de m'accueillir dans votre maison, parmi les jeunes filles de l'essayage, j'ai voulu vous écrire ces quelques lignes, pour que vous sachiez qui je suis, lorsque vous me verrez.

Je ne voudrais, en quoi que ce soit, amoindrir le mérite des personnes que vous occupez, Monsieur, mais je désire vous

mettre à même de juger si ma présence dans votre maison est digne d'être appréciée.

J'ai dix-huit ans depuis cinq semaines, je suis blonde, assez grande, mince, sans maigreur.

Mon père, que j'ai perdu lorsque je n'avais que dix ans, était capitaine de cavalerie, chargé du service de la remonte à Saumur, et ma mère est morte il y a à peine un an.

Elle était parvenue à me faire admettre aux Loges, où je suis restée jusqu'au mois de septembre dernier.

Je suis donc orpheline, et n'ai que des parents fort éloignés, que la position précaire de ma mère avait déjà naturellement rendus tout à fait étrangers.

Des amies m'ont recueillie, mais elles-mêmes sont loin d'être dans l'opulence (quoique ce soient toujours les plus pauvres les plus charitables), et bien qu'aucune observation, jusqu'à ce jour, ne me l'ait fait re-

marquer, je sens que je suis une trop lourde charge pour leur petit budget.

J'ai pensé alors à vous, Monsieur, dont une amie m'avait parlé, dans des termes vraiment faits pour me laisser croire que vous pourriez vous intéresser à quelqu'un qui mériterait votre estime.

Vous la connaissez, cette amie, c'est la jeune baronne de Sauges, une de mes anciennes camarades des Loges, dont vous avez fait dernièrement le trousseau, lors de son mariage.

Je pourrai lui demander, au besoin, d'appuyer ma demande, si vous le désirez absolument, et j'espère que l'homme du monde, si parfait, que l'on m'a dépeint, voudra bien accueillir, protéger, et aider à vivre celle qui vient, sans fausse honte, lui demander courageusement un gagne-pain, aussi modeste qu'il puisse être.

J'aurai l'avantage de me présenter lundi matin, chez vous, Monsieur, entre dix et onze heures, pour avoir quelques instants

7

d'entretien, et je vous serais obligée de me faire savoir si cette heure vous convient ?

Dans le cas où ma demande n'aurait pas chance d'être accueillie favorablement, je préférerais en être avertie également par une lettre, ce me serait moins pénible qu'un refus de vive voix, dont vous me permettrez cependant encore de douter.

Veuillez croire, Monsieur, à mes sentiments les plus distingués.

MARIE-LOUISE DE SAINT-PRIST,

17, rue de la Chaise,
près le boulevard Saint-Germain.

RÉHABILITATION

Pour Octave Esdouhard.

RÉHABILITATION

GILBERT DU CHARMOY A CHARLOTTE RENAUDIER

Mon amie,

Voilà tantôt huit jours que j'ai quitté Paris, pour m'en aller... réaliser mes petites terres du Dauphiné.

Une longue semaine passée sans vous voir, sans vous donner de mes nouvelles et vous demander des vôtres!

Que se passait-il en mon cerveau, avez-vous dû vous demander « en vous-même »? Car selon vos habitudes de discrétion parfaite, vous, la Perfection faite femme, vous

m'avez laissé partir, sans m'inquiéter d'un seul « pourquoi » ?

Aurez-vous été assez admirable depuis dix années, douce, affectueuse, maternelle, pour ce grand enfant de quarante ans passés !

Et moi ! ai-je été assez...

Lisez donc attentivement ces lignes, réfléchissez bien, et répondez-moi ensuite, car vous allez connaître, avec l'acte de contrition de votre vieil ami, sa décision qui, sanctionnée par vous, peut le réhabiliter à ses yeux, aux vôtres, et lui rendre enfin la paix de l'âme et de l'esprit.

Il ne dépend que de vous qu'il obtienne l'absolution que seule vous êtes en pouvoir de lui donner.

Lorsque nous nous sommes connus, vous savez que j'étais en grand deuil, — plus qu'un deuil autorisé, plus qu'un deuil de famille, — celui de mon premier amour.

Vous connaissez l'histoire navrante de mes tristesses, de mes premières années d'affection partagée sincèrement, l'attache-

ment de celle qui avait tout quitté pour me suivre, qui me fut enlevée si brutalement, et que je croyais ne jamais pouvoir remplacer!

C'est alors que je vous ai rencontrée!

Vous vous souvenez de ma stupéfaction, la première fois où je vous ai vue! Puis, l'insistance que j'ai mise à vous mieux connaître, vous, le milieu dans lequel vous viviez, vos habitudes, enfin à me rendre sympathique.

Combien j'ai honte, en traçant ces lignes, de me souvenir à quel point vous m'avez gâté, à quel point vous m'avez fait la vie calme, et, dès le début de notre liaison, comme vous avez su bercer ma douleur, l'endormir peu à peu, pour parvenir, avec le temps, à me faire retrouver les jours meilleurs et l'existence peut-être, de nouveau, complètement heureuse... si vous le voulez bien!

L'offre vous agréera-t-elle, une fois ma confession lue? Je veux et ose l'espérer!

Quel courage cependant il me faut, pour

tout vous dévoiler, sachant le chagrin que je vais vous faire.

N'importe. Il le faut.

Le jour où le hasard — qui en ce cas s'appelle la Providence — vous a mise sur ma route, je marchais tel qu'un hypnotisé, vivant de ma douleur, ne voulant vivre que d'elle, et de là, cette stupéfaction, cet étonnement qui m'ont cloué sur place en vous voyant !

Votre ressemblance, trait pour trait, avec ma pauvre morte !

Je me suis alors attaché à vos pas : il a fallu que je vous retrouve continuellement.

Nos bons amis communs Savornin, ravis de me voir me ressaisir, lorsque nous nous rencontrions chez eux, s'ingéniaient à multiplier les occasions pour nous amener à nous réunir le plus souvent possible : vous devez vous le rappeler ?

Aussi, n'avez-vous pas été autrement étonnée, quand je vous ai dit très simplement, un soir, en vous reconduisant :

« Louise, je vous aime, me le permettez-vous? »

Vous avez mis votre main dans la mienne, et le baiser des fiançailles que je vous donnais, — c'est horrible à dire, — c'est à « Elle » qu'il s'adressait!

C'est « Elle », encore « Elle », qui me rendait l'existence possible, lorsque vous vous êtes sacrifiée, vous, votre nature, vos habitudes, pour vous plier aux miennes afin d'arriver à me rendre heureux!

Puis, choyé, dorloté, volontaire, difficile à contenter, — amoureux d'une autre! — j'ai laissé se passer, se consumer les années, vos plus belles années de jeunesse, sans cependant oser vous détromper, dans la crainte que la désillusion et le mépris pour l'égoïste trompeur ne vous fissent me quitter, comme je le méritais!

Que de fois j'ai eu sur les lèvres l'aveu de mon subterfuge, la confession de ce crime! Car, sans grand mot, c'en est un et le plus énorme; je vous volais votre

amour, votre affection, votre sollicitude, votre confiance, tout cela au profit d'un être chimérique envolé à jamais.

Mes yeux enfin se sont dessillés; ma conscience, jusqu'à présent muette, demande à crier, pour implorer un pardon immérité, je le sais, mais que votre bonté voudra ajouter à tant de bontés passées. Ce sera le couronnement de l'œuvre de l'abnégation.

Voilà donc pourquoi je suis parti de Paris si précipitamment, pourquoi, ne voulant pas vous mentir plus longtemps, et n'osant toujours vous avouer, de vive voix, l'atroce vérité, je me suis enfui en Dauphiné, auprès de ma chère vieille maman, à laquelle — la première — j'ai été confier ma peine et ma honte.

Ah! la sainte créature! Combien je remercie le Ciel de me l'avoir conservée jusqu'à ce jour, pour me mieux guider dans la voie de la réparation et de l'humilité!

C'est elle — avant moi — qui vous prie de venir à La Tourette, et son appel, que vous

trouverez joint à cette lettre, vous dira à quel point elle sera ravie de vous appeler « sa fille » !

Ma petite fortune personnelle, réalisée, j'en ai fait deux parts : l'une, destinée à rendre plus agréables les dernières années de « notre » chère mère ; l'autre, pour vous l'offrir en même temps que mon nom.

Venez donc me retrouver à La Tourette, « ma femme », et apporter au plus vite à votre mari la suprême consolation : votre pardon. Notre mère et moi, nous vous attendons avec une impatience que seule vous pourrez comprendre !

Vous qui m'avez tant gâté, ne me laissez pas douter de votre clémence, accourez m'apporter le bonheur.

Votre vieil ami... votre tout jeune mari,

GILBERT.

MÈRE NOBLE

Pour Mademoiselle Bartet,
de la Comédie-Française.

MÈRE NOBLE

MADEMOISELLE ARMANDE LECOUVREUX

A MADAME LA DUCHESSE D'ANJOU

Au château de Mailly, par Urcel (Aisne).

Madame la Duchesse,

Voulez-vous, je vous prie, me permettre de vous importuner, pour réclamer de votre bienveillante obligeance un renseignement qui est pour moi de première nécessité : vous pourrez en juger ?

Vous me connaissez certainement de réputation, les journaux s'occupent énormé-

ment de moi, — beaucoup trop même, car si la réclame, comme artistes, nous est utile, ou tout au moins à nos directeurs, elle nous fait bien du tort lorsque nous aimons à avoir une vie privée très calme, et que notre « situation » en dépend !

Voici ce dont il s'agit :

La personne qui était auprès de moi, comme « dame de compagnie », a dû me quitter, pour des raisons de santé des plus urgentes, et c'est à mon vif regret que je l'ai vue partir, car j'appréciais à leur juste mérite toutes ses qualités d'ordre, d'honnêteté et de tenue surtout.

Elle était la femme divorcée d'un officier qui avait été l'ami de mon père, et j'étais très aise d'avoir trouvé en elle une personne estimable et très respectable.

J'ai donc été obligée de chercher à la remplacer, et l'on m'a recommandé Mlle Marie Renaud, qui m'a dit avoir été à votre service, Madame la Duchesse.

Mlle Renaud m'a semblé réunir toutes les

qualités que je suis obligée de réclamer à celle qui remplacera la « mère » absente !

Ces qualités sont malaisées à rencontrer dans une même personne devant parer, à la fois, aux exigences du théâtre, et susceptible de concilier sagement les obligations multiples de l'existence si mouvementée de l'artiste.

L'artiste !.....

Cette qualification couvre tant de duplicités, que le public a raison d'être peu disposé à croire en l'honnêteté de la femme de théâtre.

Or, ceux qui ne connaissent pas les fourches caudines (presque inévitables) sous lesquelles nous devons passer, ne se doutent guère de quel prix sont payés les premiers pas de la comédienne sur les planches, ou alors, de l'énergie qu'il lui faut déployer pour y échapper !

Combien peu s'en est-il rencontré, de celles, — même douées, — désireuses sincèrement de se consacrer à l'art, qui ont pu

trouver dans le théâtre seul un gagne-pain honorable !

Aussi ai-je désiré, pour suivre la voie que je me suis tracée, que la personne choisie, remplaçant la protectrice naturelle qui me fait défaut, fût d'un âge assez mûr pour m'être un garant de sa stabilité.

C'est ce qui fait que j'ai préféré attendre avant de me décider, les changements trop fréquents de « dame de compagnie » pouvant m'être des plus préjudiciables à tous les points de vue.

D'autre part, n'ayant pu demander à Mlle Renaud les motifs qui l'ont obligée de quitter une maison telle que la vôtre, Madame la Duchesse, je me suis permis de m'adresser directement à vous pour avoir, avec des éclaircissements précis à son sujet, la certitude absolue de sa parfaite moralité.

Je suis persuadée d'avance que la grande dame, à laquelle je n'ai pas craint de recourir en cette circonstance si délicate, ne

m'en voudra nullement, et comprendra, mieux que qui que ce soit, combien il me faut être sévère pour moi-même, afin d'éviter qu'on ait le droit de le devenir à mon égard. On y est déjà si disposé naturellement, et injustement... le plus souvent !

Je viens donc vous prier encore, Madame la Duchesse, de vouloir bien me communiquer, sans restrictions, les motifs qui vous ont obligée de vous séparer de Mlle Renaud.

Il est certain que sa conduite n'a rien pu avoir de répréhensible, car si la Duchesse d'Anjou a accepté les services de Mlle Renaud durant quatre années, pour s'en séparer après ce laps de temps, les raisons motivant son départ sont telles — je l'espère du moins — qu'elles ne sauraient m'empêcher de la prendre auprès de moi, à titre de « personne de confiance ».

C'est pour avoir cette assurance, Madame la Duchesse, qu'il m'a fallu vous importuner aussi longuement.

Vous excuserez ma hardiesse, aussi bien que ma liberté, — je sais vos charités, inconnues de la réclame, — et vous daignerez accepter, avec mes remerciements anticipés pour les renseignements désirés et attendus, l'hommage de mon plus profond respect.

ARMANDE LECOUVREUX.



ILLUSION

Pour Mademoiselle Wanda de Boncza,
de la Comédie-Française.

ILLUSION

JULIE ROSIER A ALPHONSE CHEBU

Hôpital Lariboisière.

Mon amour,

Je devrais sûrement t'en vouloir de me laisser sans nouvelles, puisque tu n'as pu venir me voir, mais je sais combien tes nombreuses occupations te laissent peu de liberté.

Ce n'est donc nullement une lettre de reproches, ni de récriminations, que je t'envoie, c'est mon appel de désespérance dans

la passe épouvantable d'une existence ignorée de toi, j'en suis certaine.

Lorsque j'ai dû te quitter pour venir me faire soigner ici, sur la recommandation expresse de ce bon docteur Bouyer, mon rhume n'était pas aussi avancé qu'il l'est maintenant, et je croyais bien que je m'en tirerais après quinze jours de soins!

Hélas! si tu savais ce que l'interne de service a dit, hier soir, à la sœur surveillante, à mon sujet, pendant qu'il croyait que j'étais assoupie! J'ose à peine te le répéter, mon amour, et cependant il le faut, car c'est de toi, maintenant, je te le dis, qu'il dépend de me laisser vivre!

Tu te souviens, n'est-ce pas, de la grande Angèle, qui était chez nous, aux réassortiments? C'est par elle que j'ai su que tu me trompais avec Henriette Ropin.

J'ai tâché, tant que j'ai pu, de douter, puis de surmonter mon chagrin.

Jamais tu n'as songé aux douleurs que tu m'as fait endurer, celle surtout de te

cacher à quel point j'étais malheureuse!

Et cependant, t'ai-je assez aimé, assez cajolé, assez adoré! Peut-être trop, pas vrai?

Les nuits où tu me disais que tu étais obligé de veiller pour ton travail, je t'attendais, en chemise, guettant ton retour à la fenêtre ouverte, malgré le froid, le vent ou la pluie.

C'est là, vois-tu, bien sûr, que j'ai pris ce gros rhume qui me fait tant souffrir, oh! sans te le reprocher, mon aimé, quoique tu y sois bien pour quelque chose!

Eh bien! voilà : l'interne qui a dit à la sœur, lorsqu'il croyait que je ne l'entendais pas : « Un miracle seul peut sauver cette malheureuse! » ce miracle, il ne dépend que de toi qu'il s'opère!

Reviens me chercher, dis-moi que tu te repens, que tu m'aimes toujours, et tu verras, mes bonnes joues d'autrefois, mes belles couleurs fraîches que tu aimais tant, elles me reviendront sans peine. Je serai

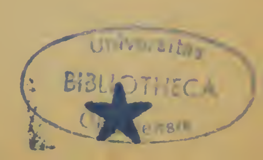
jolie comme lorsque tu m'as connue; seulement il ne faudra pas être trop étonné, quand tu me reverras la première fois, en venant me chercher. Il paraît que je suis un peu changée et que j'ai maigri. Dame! c'est cette vilaine toux qui m'éreinte tant, qui a fait ce commencement de ravage; mais, bast! ça passera vite, je te le promets, lorsque je t'aurai revu, lorsque je serai de nouveau dans tes bras et que je sentirai que tu m'aimes toujours.

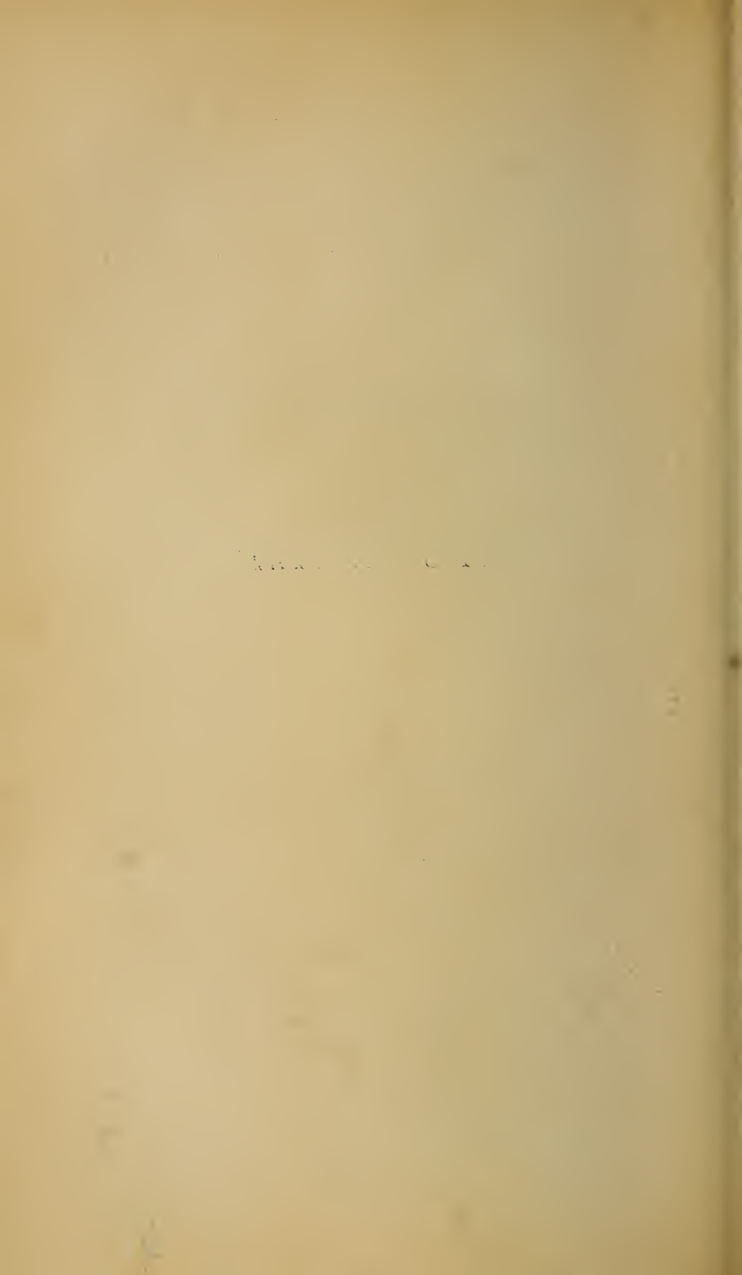
N'attends pas trop longtemps, je t'en prie, l'ami, si tu ne veux pas faire manquer le miracle!

Ta Julie.

P.-S. — Ci-joint, je t'envoie un bon de vingt francs, que le docteur m'avait donnés, si tu étais gêné pour prendre une voiture, quand tu viendras me chercher.

JOYAU DE REINE





Pour J. Voisin.

JOYAU DE REINE

PIERRE DUJÉ A MADEMOISELLE CLAUDINE DE VERDUN

Rue de Longchamps, 217.

Ma Claudine,

Vas-tu être étonnée, après tant de mois, de recevoir une lettre de ton Pierre !

Malgré tout ce que tu m'as fait endurer, j'ai lutté, j'ai attendu autant que j'ai pu, j'ai même voulu essayer de t'oublier (!) et je sens quand même que ce n'est pas possible.

Vois-tu, Claudine, — tu le sais bien, d'ailleurs, — tu as été, tu seras mon seul amour !

Quand nous nous sommes connus à la crémerie de la rue Caulaincourt, il y avait longtemps que je te suivais.

J'avais appris que tu travaillais au brunissage chez les Morin, et je me disais déjà : « La brave et belle fille ! Comme nous pour« rions bien nous aimer, si elle le voulait ! »

Tu sais si je suis dur au travail, que l'ouvrage ne me fait pas peur, et je calculais qu'en réunissant nos semaines, nous pourrions vivre facilement et nous aimer sans soucis.

Dire que ce beau rêve s'est réalisé ! Dire que nous avons goûté un bonheur incomparable pendant près de cinq mois, puis qu'un jour, tout à coup, tu m'as quitté, sans même me dire adieu !

J'ai cru alors que tout était fini pour moi ; je n'ai plus pu travailler, je suis tombé malade, et j'ai compris vraiment que l'on pouvait devenir fou de chagrin !

T'ai-je assez cherchée ! Inutilement ! Lorsque dimanche, — hier, — en traversant

l'avenue de la Reine-Marguerite, il m'a semblé te reconnaître dans une superbe voiture !

J'ai pris aussitôt mes jambes à mon cou, et suis arrivé en même temps que toi à l'entrée du pesage d'Auteuil, où tu es descendue.

Tu ne m'as même pas remarqué, bien que je me sois planté droit devant toi, — dame, un ouvrier endimanché ! Mais moi, j'étais sûr que je ne me trompais pas, malgré ta splendide toilette et ta belle voiture.

J'ai attendu la fin des courses, espérant pouvoir t'approcher de nouveau et te dire combien je t'aime toujours et comme j'ai le cœur gros !

J'ai causé avec ton cocher, — le cocher de Mlle de Verdun, — c'est par lui que j'ai appris ton adresse.

Oh ! sois rassurée, ma chérie, il ne se doute de rien, et malgré mon trouble intérieur, il n'a pu s'apercevoir de quoi que ce soit.

Au moment du départ, alors que le gamin qui avait hurlé : « Le cocher de Mlle de Verdun ! » te ramenait ta voiture en même temps que moi, tu n'étais plus seule : un jeune homme t'accompagnait !

Celui que la chance avait fait assez riche pour parvenir à te tenter et t'arracher à mon amour.

Je suis resté là, comme une souche, te regardant partir, la gorge sèche, haletant, voulant t'appeler, ne le pouvant pas. La rage m'étranglait !

Puis la détente s'est opérée, je suis revenu en pleurant de ces larmes que tu n'as jamais connues et que je te souhaite de ne jamais connaître, décidé à oublier l'oublieuse.

Mais, encore une fois, non, c'est au-dessus de mes forces, et, ne pourrais-je te revoir, te ravoir, qu'une seule fois dans ma vie, il faut que tu fasses cela pour moi, ma Claudine !

Tu ne me connaîtras plus après, mais, je

t'en supplie, reviens passer une heure auprès de ton Pierre, dans notre chambre de la rue Constance : rien n'y est changé, pas plus mon cœur que le reste.

Si tu ne fais cette bonne action que par charité, tu m'auras donné une telle joie, qu'il y en aura pour moi « de trop », et que tu y trouveras largement ta part.

Enfin tu reviendras, ma Claudine, sans pour cela avoir rien à délaisser de tes nouvelles splendeurs, car, en les retrouvant, elles te sembleront meilleures encore par comparaison. Tu auras, en plus, un luxe, qu'aucun autre ne saurait t'offrir : une affection sincère dont tu pourras me faire souffrir tant que tu voudras.

N'est-ce pas tentant pour toi, qui dois n'avoir plus rien à désirer?

Allons, ma Claudine, deux mots bien vite, pour me dire quel jour je dois mettre des fleurs dans les potiches et parer notre chambre.

Je tremble de joie, rien qu'en pensant à

ce bonheur, et tu verras, ma chérie, si en partant tu ne me diras pas toi-même : « Au revoir, à bientôt ! »

Pour toute la vie, ton :

PIERRE.

FRÉROT

Pour Monsieur F. Xau.

FRÉROT

MAURICE REVERT A CAROLINE REVERT

Je reviens de chez l'avoué, ma chère Caroline. Alors c'est donc vrai? Notre vie, notre amour auraient pu être brisés!

Vous êtes partie, depuis bientôt trois semaines chez votre mère, avec nos enfants; je vous croyais mandée par elle en Touraine, pour des questions d'intérêts à débattre, m'aviez-vous dit, et dans lesquelles, par discrétion, je n'ai jamais voulu m'immiscer.

Subitement, — un vrai coup de foudre, — sur une erreur que vous regretterez tant,

ma chère amie, et rien qu'un malentendu, — effroyable il est vrai, — vous intentez, sans plus ample informé, à ce que m'annonce froidement un homme de loi, vous intentez une instance en divorce contre un mari qui vous vénère et vous adore, le père dévoué de vos enfants ! Quelle folie !

Certes, j'ai été fautif, plus fautif qu'aucun autre, car nous n'avons jamais, en quoi que ce fût, rien eu caché l'un pour l'autre; mais si vous saviez à quel point ce que vous imaginiez est faux, bien que les apparences aient été contre moi, vous ne m'accuseriez pas de manque de confiance à votre égard ! D'ailleurs je vais — puisqu'il le faut — tout vous apprendre par cette lettre, qui n'est nullement un plaidoyer en ma faveur, pas plus que je n'aurais permis à un avocat de prendre ma défense, au cas même où je n'aurais été prévenu à temps pour tout réparer heureusement !

Si j'ai gardé le silence vis-à-vis de vous, silence que l'occasion et les circonstances

ont exagéré follement à vos yeux, c'est que je désirais tant cacher ce que la nécessité me force de vous dévoiler aujourd'hui.

Lorsqu'après la mort de notre vieil ami, de Louvencourt, j'ai assumé la responsabilité de l'héritage qu'il remettait entre mes mains, qu'il me confiait, — sa fille, — j'acceptai cet héritage, pénible pour un garçon cependant, mais heureux de reporter sur la véritable héritière du nom et de la fortune de mon meilleur camarade, toute l'affection, toute la sollicitude dont il avait entouré ma jeunesse.

Louvencourt était de beaucoup mon aîné, il était l'intime de ma famille, et un moment — il y a longtemps de cela — il avait même été question d'un mariage entre lui et l'une de mes sœurs.

Nous ne nous connaissions donc pas encore, vous et moi, ma chère Caroline, que j'avais déjà charge d'âme, et si vous vous en souvenez, durant nos fiançailles, nous sommes allés une après-midi, avec votre

mère, au couvent de Picpus, pour vous présenter ma fille adoptive Camille.

Je désirais que l'orpheline vous devînt sympathique, et que vous ne prissiez pas ombrage de l'affection toute paternelle que je portais à la jeune fille.

Depuis, les années se sont écoulées, nos enfants sont venus au monde, ont grandi, j'ai marié Camille suivant vos désirs, sur vos instances et quoique fort jeune encore.

J'ai pensé alors que mon affection pour elle, sans s'amoindrir, pouvait permettre à ma tutelle de se relâcher un peu, en faveur de son mari, à grand tort, hélas ! Je la croyais heureuse !

Celui auquel nous avons, sans assez de précautions, livré l'enfant chaste et inconsciente, celui-là est le réel misérable qui aurait pu, en plus des malheurs imprévus dont il est l'auteur, devenir encore la cause volontaire d'un désastre effroyable : la ruine de notre existence de bonheur, si toutes ses infamies ne m'avaient été dévoilées à temps.

Donc, sur une lettre de la nourrice de Camille, m'appelant en toute hâte, et me demandant le plus grand secret, je suis parti pour la Bretagne, vous télégraphiant à La Closerie qu'un motif important m'éloignait subitement de Paris et m'empêchait de venir vous rejoindre pour le moment.

J'allais retrouver Camille.

Lorsque j'arrivai aux Charmerettes, Camille était malade, autant de corps que d'esprit. Elle délirait et ne me reconnut pas.

Son mari, totalement ruiné au jeu, venait de s'enfuir avec une drôlesse, lui laissant, pour adieux, la gêne, l'abandon et le désespoir !

Il fallait, coûte que coûte, sauver la malheureuse jeune femme de la mort et de la folie !

Je fis venir notre docteur de Paris, et à nous deux, à force de soins et de luttes, jours et nuits, nous l'avons ramenée à la vie et à la raison, je l'espère du moins.

Toutefois, un déplacement était néces-

saire, autant pour la changer de milieu que pour pouvoir lui fournir les soins que nécessitait son état toujours grave.

Je la ramenai chez nous à Paris, sans vous en faire part, et espérant jusqu'au bout vous éviter la torture d'un si grand chagrin, causé par l'aveuglement de votre affection fraternelle. Mon tort, dans mon silence, a été de ne pas vouloir mentir, alors que ce mensonge ne m'eût certes jamais été compté que comme péché véniel, mais je voulais aussi, le plus longtemps possible, vous cacher l'horrible vérité, la conduite de cet être inqualifiable qui avait abusé de ma confiance et de votre affection, les infamies de votre frère enfin !

Qu'il eût triché au jeu, qu'il eût perdu cette fortune qui n'était pas la sienne, que m'importait ! Ma décision était de parer à tout, sans que vous puissiez vous en douter, et je ne répondais pas à vos lettres, d'abord pour ne pas mentir, puis pour me donner du temps ; j'ignorais les calomnies que l'odieux

drôle avait osé vous écrire sur mon compte et sur celui de la chaste enfant qu'il avait ruinée et abandonnée !

Je reculais aussi de jour en jour l'époque de mon retour, attendant que Camille eût assez de forces pour supporter ce fatigant voyage, et je prêtais ainsi, autant que par mon mutisme, sans le savoir, un corps, un semblant de réalité à ces abominables accusations.

Me connaissant comme vous seule pouvez me connaître, vous m'avez cru capable de pareilles bassesses !

Vous avèz osé accuser Camille, l'honnêteté et la droiture mêmes ! Vous avez voulu divorcer, sans me revoir, sans m'entendre, sans me demander de me disculper !

Et il faut que ce soit une lettre aujourd'hui qui vous apporte froidement ces souffrances !

Combien, pauvre amie, vous allez verser de larmes amères, en lisant ces lignes qui vous apprendront — sans qu'il me soit possible d'y remédier — l'étendue de notre

honte, et le profond chagrin, qu'injustement vous avez causé à celui qui vous aime tant : la mesure était cependant déjà assez comble pour lui !

Aussi faut-il tout oublier l'un et l'autre, comme je veux que tout soit réparé par nous deux, en tant que possible, hélas !

Notre fortune, sans être considérable, peut toutefois supporter la brèche que nous y ferons, en payant les dettes, toutes les dettes, la séparation de Camille prononcée.

Puis, la pauvre chère créature, si cruellement et si injustement éprouvée, si odieusement accusée, viendra se blottir sous votre aile maternelle ; vous lui devez, au moins autant qu'à nos propres enfants, — plus peut-être maintenant, — votre appui et votre soutien.

Pour vous, le temps aidant, et votre amoureux mari aussi, vos regrets de m'avoir pu croire coupable s'apaiseront comme votre chagrin, dont je désire prendre la plus grosse part.

Revenez, sans rien précipiter, avec les enfants, et notre mère puisse-t-elle ignorer en ses vieux jours notre.... différend et surtout sa cause.

Je vous dirai en détail, et de vive voix, comment nous parerons aux exigences les plus pressantes.

Je vous embrasse bien tendrement ainsi que Jeanne et André, et vous dis : à bientôt.

Votre mari,

Maurice.

LOYAUTÉ

Pour Georges Feydeau.

LOYAUTE

LUCIEN DARNAGE A MARIE-LOUISE GRANJEAN

Mademoiselle,

J'ai déchiré bien des lettres avant de parvenir à terminer celle-ci !

Ecrire à une jeune fille, c'est déjà bien peu dans les usages, un préjugé s'y oppose, si nécessaire qu'une lettre puisse être. Il me faut donc abandonner ces idées pusillanimes, sortir du chemin tracé par les convenances, pour vous apprendre ce qu'il est de toute nécessité que vous sachiez.

Vous aimant, comme vous avez pu le

deviner, depuis que j'ai eu le bonheur d'être admis à vous faire ce que l'on appelle bêtement « la cour », depuis que je sais que votre famille accepte définitivement notre union, c'est pure folie que de vous écrire ce que vous allez lire.

Il est vrai que si je n'étais réellement fou d'amour, j'aurais détruit aussi cette dernière lettre comme les précédentes, je me serais tu, j'aurais laissé se perpétrer mon bonheur, ou bien je me serais enfui comme un lâche; mais je vous estime autant que je vous aime, Mademoiselle, et cette lettre vous parviendra.

Très heureux et très malheureux à la fois! Avoir le bonheur à portée de la main, la possibilité de cette jouissance suprême d'aimer lorsqu'on se sent aimé, et refuser tout cela par excès de conscience!

Pourquoi, parce qu'une fois cette confession lue, et connaissant la tare qui me ronge, si vous consentez en devenant ma femme quand même, et n'ayant plus, moi, à

supporter, à cacher cette douleur qui m'étouffe, alors, oui alors, je serai le mortel enviable entre tous.

Donc, — bien que ma souffrance ne provienne pas de mon fait, — il faut que vous la connaissiez en son origine, et vous panserez, pour arriver à la guérir tout à fait, cette blessure affreuse que je croyais incurable.

Mon père a volé.

Il était caissier chez un banquier de nos amis qui avait toute confiance en lui. Mon père avait la funeste passion du jeu, et pour combler le gouffre dans lequel il a jeté la dot de ma mère, il n'a pas craint d'exploiter la confiance d'un ami, et de lui emporter deux millions avec lesquels il s'est enfui en Amérique, il y a de cela seize ans!

L'ami admirable, par égard pour ma pauvre mère, bien que ce fût une grande partie de sa fortune qui lui était enlevée, ne déposa pas de plainte et, la justice divine le récompensant, sa maison est devenue une

des plus florissantes de la place. Il défendit même à ma mère de me conter cette lamentable catastrophe jusqu'à ma majorité, me prit dans ses bureaux et nous aida à vivre. C'est vraiment beau !

Jusqu'au jour où ma pauvre mère put enfin s'alléger du fardeau de sa tristesse en me la faisant partager, j'étais la joie et la gaieté de notre petite maison. Hélas! si vous m'avez vu si sérieux, si souvent accablé, vous connaissez maintenant la cause de cette tristesse.

Cependant, mon père, avant de mourir dans le Kentucky, où il s'était établi, avait réalisé, comme directeur d'une banque, une fortune qu'il a laissée par testament à ma mère. Nous l'avons accepté, cet héritage, pour rembourser celui qui avait agi si noblement à notre égard, celui qui doit être mon témoin, si vous consentez, après cette confession, à mettre encore votre main dans ma main.

Vous eussiez pu — sans que quiconque

ait été à même de vous l'apprendre — ignorer cette faillite de mon respect filial. Je n'ai pas voulu qu'il existât jamais, dans le passé comme dans l'avenir, un secret entre nous, fût-ce au prix de mon bonheur !

Si contre tout espoir, toute attente, vous voulez cependant, malgré tout, être mon bon ange, la consolatrice des vieilles années de la martyre qu'a été ma mère, venez l'embrasser demain matin, en sortant de la messe, elle est prévenue, et moi, qui vous connais, je vous attends et je reste

Votre fiancé,

Lucien Darnage.

CHASSÉ-CROISÉ

Pour M. Henri Fouquier.

CHASSÉ-CROISÉ

JEAN SANTONYS A M. FRITZ FUSTER

48, rue de Breslau, Paris.

Monsieur,

Je viens rappeler à votre souvenir différents faits, qui se sont passés hier au soir, pendant le courant et à la sortie de la représentation du Gymnase, où nous assistions vous et moi. Si vous le voulez bien, nous allons reprendre les choses au début.

Le hasard avait voulu que les quatre fauteuils d'orchestre, dont deux occupés par vous et votre aimable femme, ainsi que les

deux autres où je me trouvais avec mon amie, fussent mitoyens, et sans que j'aie eu l'air de m'en apercevoir, il m'a été ainsi on ne peut plus aisé de juger de votre façon de faire.

Je dois vous dire que ma perspicacité avait été mise en éveil par mon amie Paulette elle-même, qui m'avait prévenu, en vous voyant entrer, que depuis pas mal de temps vous la poursuiviez de vos assiduités.

Je n'ai nullement à diriger la conduite de Paulette, qui n'est plus pour moi, maintenant, qu'une camarade, et qui a toute liberté d'action ; mais comme je ne l'ai pas quittée un seul instant de la soirée, vous n'avez pu, malgré la conduite que vous nous faisiez à travers les couloirs et au café du théâtre, vous n'avez pu, dis-je, placer un seul mot dont je n'aurais été inévitablement le confident forcé. Ce n'est qu'à la sortie et après mille détours, laissant, bien à tort, votre adorable femme marcher seule en avant, que vous avez fait tomber devant Paulette,

en la lui indiquant du regard, votre carte; c'était au moment, paraît-il, où je mettais mon pardessus.

Cette carte désignée par Paulette, je l'ai ramassée, elle porte votre nom. Par prudence, vous aviez effacé l'adresse et ajouté au crayon : « Écrivez-moi poste restante, bureau 22. » Ma camarade, n'étant pas grande écrivassière, m'a chargé du soin de vous répondre.

J'ai accepté avec joie cette mission, et, vous le voyez, j'y apporte toute l'aménité possible..... pour cause.

Voici donc ce que Paulette me charge de vous dire : Elle est on ne peut plus sensible à vos hommages, mais elle n'en a vraiment que faire, car elle est déjà pourvue d'un maître (mon successeur), fort bien de sa personne, et qui rachète le manque d'agréments intellectuels que la nature lui a refusés, par toutes les largesses d'un grand seigneur. D'autre part, lorsqu'elle a l'envie de ce qu'en terme montmartrois nous appe-

lons « vadrouiller », elle m'envoie un bleu, et nous courons le guilledou comme deux gamins, sans arrière-pensée rétrospective sur notre amour défunt.

J'ai donc pu plaider facilement votre cause, Monsieur, et si je n'ai pas réussi à vous être agréable, j'y ai cependant apporté toute la force de persuasion que je puis avoir sur Paulette. Aussi, comme je puis me croire en droit de vous demander la réciprocité de mon amabilité, à votre tour de me rendre pareil service, sans plus de vergogne que je n'y ai mis moi-même.

Mme Fuster, que vous délaissez si ostensiblement, et que je rencontre fort souvent, m'a paru délicieusement jolie, vraiment on ne peut plus désirable, sous son air honnête et abandonné, et j'imagine que vous ne trouverez pas plus... étonnante, la proposition que je vais vous prier de lui transmettre, que je ne me suis..... étonné moi-même du sans-gêne avec lequel vous l'avez mise de côté et de la désinvolture dont vous

avez usé, moi présent, à l'égard de mon amie.

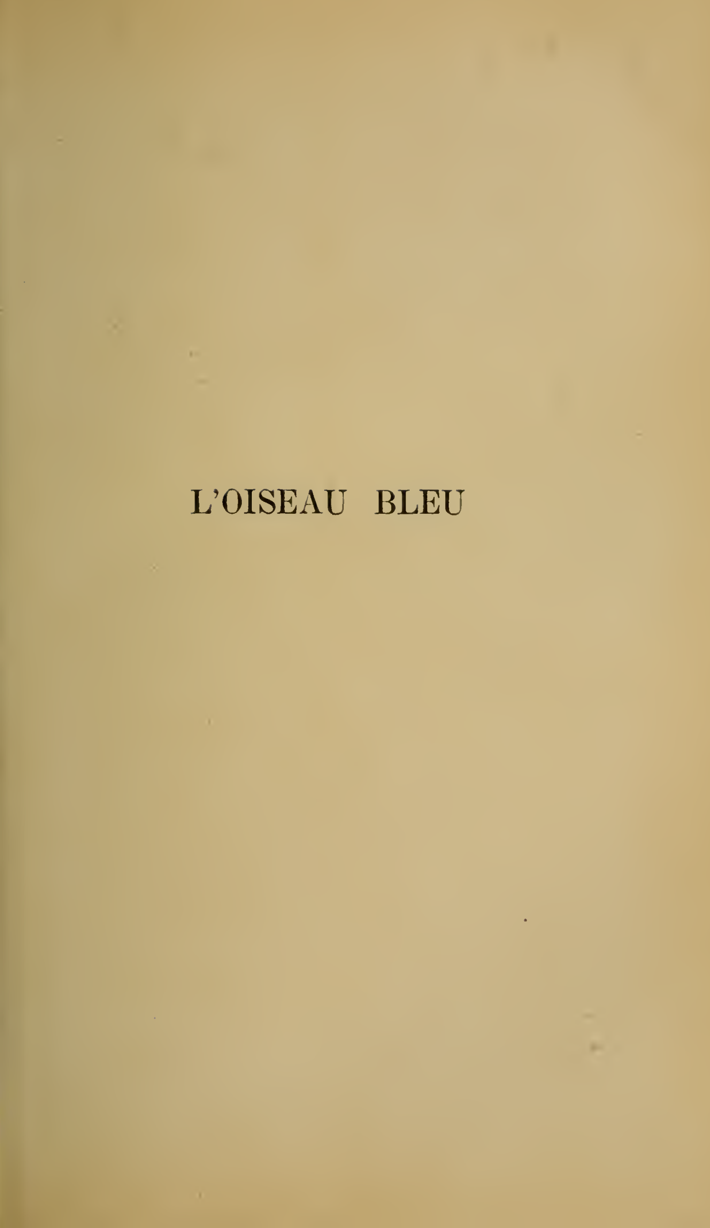
Veuillez donc faire savoir de ma part, à Mme Fuster, que je la trouve ravissante, et que je vous ai demandé de faire son portrait.

Je suis tous les jours, à partir de onze heures jusqu'à cinq heures, à mon atelier, 152, avenue de Villiers.

J'attends votre réponse ou la sienne, chez moi, à l'adresse indiquée, n'ayant pas le loisir d'aller chercher ma correspondance à la poste restante.

Je compte absolument sur la réciprocité du procédé, et je vous prie de croire, Monsieur, à mes sentiments distingués.

JEAN SANTONYS.



L'OISEAU BLEU

Pour Félix Galipaux.

L'OISEAU BLEU

MADAME DÉSAMOUR

A MONSIEUR LE COMTE HUBERT LEJEUNE.

21, Boulevard de Latour-Maubourg, Paris.

PARTICULIÈRE ET PERSONNELLE.

Monsieur et cher client,

Lors de votre dernière visite, — or, vous savez l'extrême plaisir que ces dames et moi nous avons à vous voir, — vous m'avez paru quelque peu désabusé des choses d'ici-bas, vous, le vivant modèle du bateau précédent, car tout ce que je m'étais ingéniée à vous

trouver, à vous proposer, laissait Monsieur le Comte totalement indifférent.

Je me suis dit alors : Cherchons du nouveau, du non rebattu, pour ramener ce sourire de fin gourmet sur les lèvres de notre meilleur et plus charmant client.

Et dame, c'était difficile, mais je crois — ou je me trompe fort — avoir trouvé l'oiseau bleu dérideur !

Voici comment :

Ce matin, en revenant de ma propriété du Bassin, j'ai rencontré dans la salle des Pas-Perdus de la gare Saint-Lazare, l'adorable petite Madame Lecharme.

Bien qu'elle eût le visage couvert d'une épaisse voilette de chantilly, j'étais certaine de ne pas me tromper, et j'ai bien vite reconnu, à sa tournure et à sa démarche, celle auprès de laquelle tous ont échoué.

Elle semblait chercher quelqu'un qui ne venait pas, et tout en faisant négligemment les cent pas derrière elle, je considérais de loin son manège.

Aux regards inquiets qu'elle jetait, lorsqu'elle s'arrêtait au haut de l'escalier de la cour de Rome, il était plus qu'aisé de deviner qu'elle attendait celui qui aurait dû la précéder, et son petit pied qui frappait nerveusement les dalles indiquait une fébrile impatience.

A neuf heures et demie du matin, une femme comme la jolie Madame Lecharme, seule, la figure couverte d'une voilette, mise avec la plus grande simplicité, cela signifiait bien des choses, pour la personne experte que je suis!

Craignant de la voir s'esquiver et m'échapper de nouveau, je risquai le tout pour le tout, et l'abordai.

Elle me répondit sèchement, par un : « Vous faites erreur, Madame », moins qu'engageant, mais cela ne m'arrêta nullement.

Je lui rappelai alors, le plus délicatement du monde, mes offres de services répétées, — sans réussite aucune, il est

vrai, — lorsque, subitement, elle fit un brusque mouvement et me dit :

— « Où puis-je vous parler immédiate-« ment sans être vue?

— « Ma voiture est en bas qui m'attend, « rue de l'Arcade, lui répondis-je, nous « nous dirigerons du côté de la rive gau-« che, où nous ne risquons de rencontrer « aucune personne de connaissance à cette « heure matinale, et, si mon concours peut « vous être utile, ce que vous désirez est « fait d'avance. »

Elle accepta. Nous descendîmes; ma voiture discrète que vous connaissez nous promena — sur les instructions comprises à demi-mot par mon fidèle Gaston — pendant une bonne heure, le long des quais qui mènent à Grenelle, et qui sont presque toujours déserts.

Lorsque je ramenai cette exquise créature près de la place des Invalides, elle prit un fiacre qui devait la ramener seule, rue de Lisbonne, et je rentrai immédiatement chez

moi pour vous écrire tout aussitôt, à ce sujet : « Votre oiseau bleu peut être apprivoisé. »

Je dois vous prévenir qu'il vous faudra user de beaucoup de délicatesse, et puis employer pas mal ce que nous appelons le nerf de la guerre.

Je vous ai présenté comme un philanthrope extrêmement généreux : ce qui est vrai.

La situation, d'ailleurs, est des moins banales et des plus intéressantes. Deux mots vont vous mettre au courant :

Un ami d'enfance, officier aux dragons, a joué, a naturellement perdu, a emprunté. L'usurier menace de le dénoncer à son colonel ; bref, intimidation et chantage usuels. Il faut le sauver.

L'occasion est rare et belle. Vous entrerez par la porte dorée, en jouant au magnanime désintéressé. Le reste vous regarde, Monsieur de Lauzun.

Je dois porter demain soir, vers six heures, votre réponse ; venez donc me voir,

de trois à quatre heures, après votre déjeuner, me donner vos instructions pour le rendez-vous et me faire revoir ce bon sourire du plus aimable des hommes.

A demain, sans faute, n'est-ce pas?

Votre toute dévouée,

HONORINE DÉSAMOUR.



COMMANDITE

Pour M. et Mme Douat.

COMMANDITE

MADAME LA COMTESSE DE LA VOIEBRISÉE

A MADAME LA MARQUISE DE LA ROCHE

Ma bonne Colette,

J'ai l'horreur des gens qui vous disent, avant de vous conter une nouvelle : « Ah! je vais vous en dire une bien bonne! »

Et cependant, ma vieille amie, celle-ci est si ridiculement drôle, que je veux vous la transmettre toute chaude et toute bouillante.

Vous connaissez de longue date, vous qui

avez été une de mes demoiselles d'honneur, mon noble époux. Je vous ai dit, et vous savez de reste, combien, s'il a des trésors cachés et toujours inconnus de moi, à quel point le ciel a été avare à son égard des dons de la beauté et de l'intelligence, que l'âge, en outre, a bien détériorés.

Eh bien, riez de tout votre cœur, ma mie, mon Apollon de mari a une maîtresse!

Oui, ma chère, une maîtresse, lui! jolie à croquer, paraît-il, et que vous devez connaître, la petite Zulma, des Bouffes!

D'autre part, je vous ai présenté, l'automne dernier, mon beau neveu Guy, lieutenant au 7e dragons, à Provins, l'honneur et l'orgueil de son régiment.

Je crois même qu'il vous a fait un tantinet la cour, rien qu'un brin, hein... pas vrai, jolie Colette?

Guy avait connu ladite Zulma à une redoute, où personne ne redoute rien, pas plus les femmes que les hommes, surtout un officier de dragons, et il l'avait si bien

prouvé à la jeune personne, tout en lui expliquant, pour entrer en matière d'une façon militaire, les écoles de peloton et d'attaque sans défense, paraît-il, que l'étoilette l'avait vivement attaché à sa personne.

Guy n'a pas le Pérou à sa disposition, la pension que lui sert mon mari et ce que j'y ajoute lui permettant tout juste de faire figure parmi ses camarades du mess. Il fallait donc que Mam'zelle Zulma cumulât!

Elle chercha par conséquent une autre commandite, plus sérieuse et qu'elle n'avoua être qu'une sous-part au véritable intéressé.

Cette sous-part réellement effective, c'était ma beauté de mari, mon Hector aimé qui la fournissait, et pour cela, il pouvait, à jours et heures fixes, prouver qu'il avait droit..... à quoi, le pauvret!

N'importe; admettons même qu'il eût usé de ce droit, et passons.

Donc, mercredi dernier, à cinq heures et demie, — je puis préciser, étant bien informée, — Monsieur le comte de La Voie-

brisée venait pimpant, l'air frais et guilleret, réclamer son jeton de présence.

Zulma, en personne honnête, l'attendait, prête à faire honneur à sa signature.

Il n'y avait pas dix minutes qu'il tentait d'être aimé pour lui-même, lorsque la bonne entre en coup de vent, s'écriant : « C'est Monsieur ! »

Zulma ne fait qu'un bond, attrape Hector par un pan de..... son vêtement, et le flanque, avec ceux pouvant prouver sa présence, dans une armoire qu'elle referme précipitamment sur lui.

Puis, se refourrant dans la batiste, elle tend ses bras et ses lèvres à Guy, au moment précis où celui-ci entrait, et comme si de rien n'était.

Mon tourlourou qui n'a rien vu, qui n'a pas de temps à perdre, pour reprendre son train de sept heures dix, en deux tours de main est auprès de la belle, malgré les protestations de Zulma, qui assure qu'elle est souffrante.

Mais il est si vraiment irrésistible, le brigand, que bientôt tous deux entonnent, bien qu'à bouche fermée, l'hymne divin à Eros, musique de Deuxtemps.

Hector faisait-il le métronome, j'en doute, mais il était tenu parfaitement au courant de la situation.

Enfin, à six heures et demie, bien qu'à regret, Guy se mit en devoir d'attraper son train, lorsqu'en se baissant pour reprendre ses bottes, ses yeux s'arrêtent avec stupeur sur deux petits 45 vernis à élastiques, qui n'avaient rien de commun avec les petons de Zulma.

« Il y a un homme ici! » clama-t-il de sa voix de commandement. — « Où est-il? » Et avant que Zulma éplorée eût pu l'arrêter, il avait fait le tour de la chambre, et ouvrait l'énorme armoire où, cramoisi, dépenaillé, la perruque retournée, le comte de La Voiebrisée se tenait recroquevillé sur lui-même.

Guy ne le reconnut pas sur-le-champ :

« Sortez, malotru, et décampez-moi au

« plus vite, sinon vous allez savoir à qui
« vous avez affaire ! Quant à Madame, nous
« allons lui régler son affaire autrement ! »

Hector risque une patte nue, ses vêtements sur les bras, pour sortir de l'armoire, et sa perruque, en se rajustant par un heureux hasard, permet à Guy de le reconnaître :

— « Mon oncle ! »

— « Guy ! »

Ce fut tout; le temps d'un éclair.

Ces Messieurs passèrent au salon, où ils achevèrent de nouer leurs cravates, de remettre en état, plus complètement, leur toilette, et Guy promit, vis-à-vis de moi surtout, le silence le plus absolu sur la rencontre.

Cependant Guy, dont je suis le confessionnal aux moments pénibles, n'a pu se défendre — tant la tenue et l'accoutrement du sous-participant étaient désopilants — de me faire part de l'entrevue, bien entendu, sous le sceau du secret !

Pauvre homme !

Et dire que c'est la seule fois où il a peut-être été émoustillé par l'attrait de n'être pas en pied. Quelle guigne !

Lorsque vous viendrez dîner lundi, dites à Hector que ses cheveux foncent un peu ; vous lui ferez plaisir : ils sont tout neufs et pour cause.

A lundi, vous aurez d'autres détails dans un coin.

Mille baisers de votre

Antoinette.

HONNÊTETÉ POSTHUME

Pour Monsieur et Madame Sarcey.

HONNÊTETÉ POSTHUME

JULES LEDAINT A MADAME URBAIN DU MONTANT

118, avenue de la Grande-Armée, Paris.

Madame,

J'ai reçu hier au soir, par la dernière poste, votre brûlante lettre d'amour.

J'ai bien réfléchi, toute la nuit, à ce que vous me demandiez de nouveau, et après mûre réflexion, bien que je m'imagine le très grand chagrin que je vais vous causer, il est de mon devoir de vous écrire franchement : « Notre liaison ne peut durer plus longtemps. »

Comme je vous l'ai dit, j'ai dix-neuf ans

et demi, et depuis vingt-sept mois je suis employé au rayon des gants du « Meilleur Marché ».

J'y suis considéré, et bien que n'y gagnant que fort modestement de quoi parer à mes frais de toilette, — puisque je suis logé et nourri, — je préfère encore ma gêne à l'existence luxueuse que je pourrais facilement mener d'une autre manière, si je le voulais.

On voit bien, Madame, que vous ne me connaissez encore que très superficiellement, car si la disproportion de nos situations n'avait été aussi grande, la différence d'âge ne m'eût pas rebuté.

Je crois vous l'avoir suffisamment prouvé lorsque je vous ai dit très sincèrement, dans un élan de passion (et à ces moments-là on ne trompe pas) : « Mon Dieu! que vous avez dû être belle ! »

Laissons nos souvenirs et nos regrets de côté, et permettez-moi de vous parler à cœur ouvert.

Certes, je ne suis pas du faubourg Saint-Germain, mais ma famille, bien que modeste, est honnête, et j'ai été élevé par elle dans des sentiments de parfaite honorabilité, je me suis même « présenté » au baccalauréat.

Donc, si je n'ai pas voulu refuser votre petit cadeau, dimanche matin, c'est que vraiment, pour aussi peu de chose, cela ne valait pas la peine d'en parler, et j'aurais été désolé de vous attrister en vous le rendant.

Vous conviendrez néanmoins, Madame, que c'est décourageant pour un homme de mon âge, aimant, et le prouvant comme je l'ai fait (vous avez pu en juger), d'être si peu apprécié !

Ah ! je la comprends, votre lettre passionnée, car jamais femme ne m'a autant emballé !

N'importe. Dans de semblables conditions, il faut que vous compreniez, ma chère amie (je veux que vous restiez quand même

mon amie), il faut, dis-je, que vous compreniez, sans que je m'appesantisse davantage sur ce sujet, à quel point vous m'avez humilié, blessé, lorsque j'ai trouvé dans la poche de mon gilet les deux louis que vous y avez glissés.

Je me doute bien que vous ne pensiez nullement me faire de la peine, et que, selon vous, ce ne devait être là qu'un de ces petits souvenirs qui entretiennent l'amitié : voilà pourquoi j'ai accepté. Puis, si je ne me suis pas formalisé outre mesure, c'est parce que je sais que, dans votre position, deux louis ne représentent absolument rien pour vous.

Ah ! si la somme avait été plus importante, vous pouvez être certaine que j'aurais tout autrement agi..... avant de la conserver, soyez-en persuadée ! Il est vrai qu'au degré d'intimité où nous sommes arrivés, il serait plus que ridicule de ma part de me trouver froissé dans mon amour-propre de « gentleman », et j'ai tenu à vous assurer, en dépit de notre rupture, que je ne vous en veux pas

autrement; mais vous avez agi bien « à la légère » !

Je me doute du chagrin que je vais vous faire et de la douleur cuisante que vous allez éprouver en apprenant ma décision.

Aussi me faut-il prendre mon courage à deux mains pour vous dire : « Restons hon-
« nêtes l'un et l'autre, ne donnons pas prise
« à la médisance, afin que, lorsqu'il vous
« prendra la fantaisie de venir me revoir
« au rayon, nous puissions nous retrouver
« sans avoir à rougir. »

Ce qui me console, en cette circonstance si pénible, c'est de conserver ainsi votre estime, de pouvoir être fier de ma conduite, de me dire que j'agis aussi noblement qu'un Richelieu au temps de la Régence, et que je suis vraiment bien quinzième siècle !

Celui qui ne vous oubliera jamais.

JULES LEDAINT.

P.-S. — Si vous désiriez absolument me revoir prochainement, ou me donner de vos

nouvelles, écrivez-moi poste restante, aux initiales S. A. C., bureau central. J'y passerai dimanche matin.

REFROIDISSEMENT

Pour Paul Huet.

REFROIDISSEMENT

CLOTILDE DE VALPAJOUX

A MADAME LA CHANOINESSE DES URBAINS

Au couvent des Ursulines de Tours.

Ma bonne Mère,

Au moment de vous quitter, quand mes fiançailles avec M. de Valpajoux furent officiellement annoncées, vous m'avez dit en me donnant votre baiser d'adieu : « Souve-
« nez-vous, ma chère fille, qu'en cas de trop
« vif chagrin, et même pour guider votre
« inexpérience, vous me trouverez toujours

« prête à vous aider de mes conseils et à
« remplacer autant que possible votre chère
« maman que Notre-Seigneur a voulu rap-
« peler auprès de Lui. »

Voici donc huit mois que je suis mariée, quinze jours de voyage en Suisse, sept mois passés à Valpajoux et quinze jours depuis notre réinstallation à Paris.

En arrivant à Valpajoux, après notre trop courte fugue en Suisse, mon mari, quoique toujours correct et très réservé, m'apprit que la maison, rarement habitée auparavant, n'était qu'imparfaitement meublée, qu'il faudrait donc, jusqu'à nouvel ordre, que nous fissions chambre commune et que je lui offrisse l'hospitalité.

Ma tante de La Rablée m'avait dit en pleurant, le jour de mon mariage, d'être toujours obéissante aux désirs de mon époux; j'ai par conséquent obéi, d'autant plus qu'il m'en coûtait peu : j'avais déjà pris facilement l'habitude d'avoir mon mari auprès de moi.

Durant tout notre séjour à Valpajoux,

Henri a été tendre et discret à la fois, dans ce rapprochement forcé, et je n'ai eu qu'à me féliciter de ce mari peu exigeant, mais cependant fidèle au devoir.

Huit ou dix jours avant que notre retour précipité pour Paris ne fût décidé, Henri avait dû se rendre seul à Bordeaux, pour terminer une affaire concernant notre clos des Bocages, lorsque, à son retour, je le trouvai plutôt triste et moins communicatif.

Il invita à dîner notre vieux docteur Girard, avec lequel il eut en tête à tête une assez longue conférence dans le fumoir, puis, le même soir, il m'annonça que nous partions le lendemain pour Paris.

Henri est robuste, vif de couleur, d'un tempérament sanguin, et cependant, depuis ce retour à Paris, nous avons fait complètement chambre à part.

Oh ! il est toujours le même à mon égard, toujours aussi affectueux, aussi prévenant, mais je le sens qui, de jour en jour, s'éloigne

de moi, et de plus en plus. J'ai remarqué que cela arrive surtout lorsque je veux devenir caressante, comme il l'était lui-même en Suisse et au commencement de notre séjour à Valpajoux.

L'autre matin j'ai tenté, de bonne heure, de venir le surprendre chez lui, car je le sais peu lève-tôt. Son valet de chambre m'a répondu : « Monsieur est au bain. »

Qu'est-ce que tout cela veut dire ?

Je pense qu'il a eu un gros déboire en ce qui concerne la vente de notre récolte, ou qu'il a dû ressentir une vive contrariété au sujet de cette affaire de vignobles, dont il ne m'a pas fait part, à vrai dire, car depuis je ne l'ai plus vu reprendre une goutte de vin, et il a même défendu qu'on lui en présentât à table. J'ai voulu me renseigner discrètement, et il m'a répondu en m'embrassant : « Ce n'est rien, ma chère amie, tranquillisez-vous. »

Je sais qu'il dort très bien, j'ai été à pas de loup « écouter » son sommeil ; il se

couche d'ailleurs de très bonne heure. Il est vrai qu'il ne prend plus de café ni de liqueurs, ce qui est certainement meilleur pour ses nuits.

Toutefois, connaissant les habitudes de mon mari, sachant combien il est parfait en tous points et, quoi qu'il arrive, je me demande si la cause de ce « refroidissement » ne m'est pas imputable?

Mon mari avait peut-être conçu des espérances qui sont trop longues à se réaliser, ou bien n'ai-je pas su le retenir de façon plus experte? c'est ce qui me tourmente!

Dans mon doute et ma crainte, je suis venue m'adresser à vous, ma bonne Mère, me souvenant de l'offre bienveillante de vos sages conseils, et j'ai pensé que vous seule vous pourriez m'éclairer sur ce point délicat.

Si vous jugez utile que je vienne passer une quinzaine, en retraite, dans votre hospitalière maison, mon mari, à qui j'ai parlé de ce projet, m'y a autorisée à l'avance.

J'attends anxieusement votre réponse, ma chère Mère, et vous envoie, avec mes plus affectueuses tendresses, l'assurance de mon filial respect.

CLOTILDE DE VALPAJOUX.

BUREAU DE PLACEMENT

Pour M. le Dr et Mme Jean-Louis Faure.

BUREAU DE PLACEMENT

LÉOCADIE MAUCLAIR A LUCIE BRETON

Ma petite Zizi,

Mon Dieu, que c'est bête, une femme amoureuse, mais que c'est bon tout de même, d'être bêtement amoureux, d'aimer réellement et de se sentir réciproquement adorée par l'être chéri !

Comme on est bonne, et combien cela nous porte facilement à vouloir rendre les autres heureux !

L'occasion se présente, ma poule, pour

que je sois à même de te faire profiter d'une occasion sans pareille, et cela le plus aisément du monde.

Tu sais comment j'ai connu Auguste? C'est en allant acheter ma pèlerine chez Ramby; tu sais aussi combien le brave petit homme m'aime et me rend heureuse, avec la plus parfaite discrétion, bien entendu. Eh bien! Auguste m'a amené l'autre soir, pour me le présenter, un jeune ami qui est avec lui à la vente chez Ramby et qui cherche..... une amoureuse pour de bon.

Imagine-toi un amour : dix-huit ans, blond comme les blés, un teint de petite fille avec une moustache naissante sur la plus jolie bouche que tu puisses désirer, et deux grands yeux noirs à faire extravaguer une sainte.

Tu connais mon goût par Auguste, toi-même tu m'as avoué que tu le trouvais charmant, n'est-ce pas? eh bien! Renaud — c'est le nom de l'ami — est au moins aussi bien qu'Auguste! Ajoute à cela un de ces regards qui assurent autant de beurre que

de pain. Puis, s'il a dix-huit ans seulement, ne va pas croire que ce soit une mauviette, ah ! mais non, ma chère, un gaillard, ou je ne m'y connais plus.

Je me disais, avant de rien savoir : « Ce sera drôle de le confesser et de connaître la bienheureuse qui l'a attaché à sa personne ! » lorsque c'est lui-même qui m'a mise sur la voie pour que je puisse faire de toi cette bienheureuse.

Ton portrait tant admiré, qui se trouve sur le piano, a bien vite attiré ses regards : « Saprelotte, qu'elle est jolie ! a-t-il dit ; c'est une de vos amies ? — Oui, — Vous devriez bien me la faire connaître. — Ah ! mais non, ai-je répondu, elle est trop sérieuse, et tient beaucoup trop à sa situation, pour que vous la lui fassiez perdre ; d'ailleurs, c'est ma meilleure amie. — Raison de plus, moi qui brûle de trouver aussi une amie sérieuse, et qui désire tant avoir une jolie petite femme à rendre heureuse, oh, mais si heureuse ! Tenez, autant que vous l'êtes. — Je verrai,

lui ai-je dit, et lorsque je vous connaîtrai mieux, peut-être en parlerai-je à Zizi. — Zizi ! le joli nom. Voyons, soyez bonne tout à fait, petite Cadie, ne me faites pas languir ! »

Que veux-tu, il a tellement insisté, il est si gentil, si vraiment jeune, et puis Auguste a aussi prié, que dame ! j'ai eu l'air de me laisser toucher, j'ai promis de t'écrire, alors que j'avais parfaitement l'intention de le faire certainement ce matin.

Hercule part samedi pour la chasse et je sais d'autre part que ton respectable Nemrod est aussi de la tuerie. — Je vais, par conséquent, dire à Auguste de venir dîner samedi soir avec son ami Renaud, et, puisque tu seras libre, tu viendras compléter cette partie carrée idéale.

Est-ce bien arrangé, tout ça ? Et croiras-tu maintenant, ma Zizi, que ta Cadie est une amie véritable ?

Ne va pas lui montrer, tout aussitôt que tu le verras, que tu es ravie, et si même

tu t'emballes, tâche que ce soit à froid; laisse-lè venir d'abord, pour avoir le plaisir double, et puis, ne me fais pas mentir; j'ai dit que tu étais une femme sérieuse !

Au revoir, mon vieux chien, à samedi sans faute, nous aurons un tas de bonnes choses pour les chéris, et tu me remercieras après. Ne t'inquiète de rien.

Ta meilleure amie,

Léocadie Mauclair.

Auguste me charge de t'embrasser.

JEUNE FILLE

Pour Mademoiselle Marguerite Moreno,
de la Comédie-Française.

JEUNE FILLE

LISE RUMIÈRES A MONSIEUR JEAN RUMIÈRES

Au cercle de l'Esbrouffant,
avenue Gabrielle, Paris.

Mon cher Papa,

C'est tout à fait en cachette, et très en dehors des conventions établies, que je vous écris ces lignes, où je vais tâcher de mettre, avec le peu de style que je possède, toute mon âme et tout mon cœur, pour arriver à la réalisation du souhait le plus cher que je forme!

Ne riez pas avant d'avoir lu, et ne dites pas à l'avance : « Lise, une idée sérieuse! quelle invraisemblable chose! » Eh bien, cependant si, et vous allez voir que la petite fille peut devenir sérieuse lorsqu'il s'agit des êtres qu'elle aime le plus au monde, mon cher Papa.

Je vais vous stupéfier, lorsque je vous aurai révélé que cette fausse niaise sait bien des choses qu'à son âge on est censé ignorer, ou plutôt que les jeunes filles de mon âge font semblant de ne pas comprendre.

Vous, et ma chère Maman, vous vous êtes subitement séparés, alors que vous vous aimez follement, oui, follement, car c'est cent fois que j'ai entendu conter l'histoire du charme qui vous a conduit l'un vers l'autre, pour former ces liens si doux du mariage d'inclination.

Je la connais cette idylle de vos vingt ans, à l'un et à l'autre! Comment et pourquoi vous avez été inconsciemment et délicieu-

sement amoureux, d'abord par enfantillage, puis, au moment de vous séparer, après des mois passés côte à côte à la campagne, dans notre chère maison des Jumièges, obligés d'avouer réciproquement à vos parents qu'il fallait vous unir !

Enfin, les inoubliables premières années de votre union dont je serais, à défaut de mémoire, la preuve vivante de bonheur, car je ne me souviens pas d'avoir eu un seul instant de tristesse, tant que vous et maman vous étiez auprès de moi. Or, je crois que c'est cette joie de vous être tant aimés qui m'a donné cette nature si pinson, si joyeuse, et si naturellement gaie.

Tout à coup, pour une peccadille, très certainement, vous vous êtes emporté. La chère Maman, douce entre toutes les femmes, a dû vous gronder si fort, paraît-il, — j'étais malheureusement absente, sinon rien de tout cela ne serait arrivé, — que vous êtes parti de notre maison, et qu'il faut, pour que cette lettre vous apporte mes

suppliques, que je vous l'adresse au club !

Ce n'est pas à votre petite fille de seize ans, mon cher Papa, de vous faire des remontrances : je n'en ai pas plus le droit que l'envie ; cependant, il faut que je vous gronde, à mon tour, de faire pleurer ma pauvre Maman depuis trois grands jours et trois longues nuits !

Si vous voyiez ses yeux rouges, ses joues sans couleurs, cet abandon d'elle-même, vous auriez peine à reconnaître la belle Mme Rumières dont vous étiez si fier !

Chère âme attristée, désolée et courageuse, qui n'a pas eu une seule parole pour se plaindre du vilain — oui, je dis le vilain, mon cher Papa aimé — qui la laisse dans l'inquiétude, le chagrin et la terreur d'avoir brisé elle-même votre amour par de trop sévères, mais, peut-être aussi, par de trop justes remontrances !

Eh bien, c'est encore — si peu que je m'y connaisse — une preuve d'amour qu'elle vous a donné là, et si vous avez pris la mou-

che assez sérieusement pour nous quitter toutes les deux, c'est que vous sentiez que ces remontrances étaient méritées, bien sûr.

Toutefois, je sais quels sont les sentiments que vous professez à l'égard de la sainte qui est votre femme. Quelles que puissent être les tentations du dehors, c'est votre foyer seul que vous aimez et que vous aimerez toujours. Vous voyez que je m'efface, que je ne parle même pas de votre petite fille, que vous paraissiez cependant adorer, et qui, de son côté, — sans que sa maman la voie, — a versé, pour son compte et par votre faute, les larmes les plus grosses qui aient jusqu'à ce jour coulé de ses yeux !

Aussi, mon cher Papa, revenez bien vite, sitôt que vous aurez lu ma lettre ! Ne fût-ce que la joie que vous rapporterez à la maison avec votre présence, c'est une tentation délicieuse, et nous vous promettons de ne plus jamais vous gronder, Maman et moi, quels que soient vos torts nouveaux, pourvu que vous restiez toujours auprès de nous !

Si Jean, que j'envoie porter cette lettre au club, ne vous rencontre pas pour vous reconduire avec la voiture, et que vous désiriez que je vienne vous chercher pour vous ramener au bercail (s'il vous est trop pénible d'y revenir seul), envoyez-moi un mot pour me dire à quelle heure vous désirez que je vienne vous attendre avec le coupé, rue Boissy-d'Anglas.

Je vous embrasse déjà à l'avance, car je suis sevrée de vos baisers depuis trois jours, ce qui me semble une éternité, et il vous faudra me payer les intérêts de tout l'arriéré.

Votre fille respectueuse et aimante,

LISE.

— Trois nuits que j'ai passées sans dormir ! Venez vite, je tombe de sommeil, et le sommeil ne viendra que lorsque vous aurez embrassé votre Lise.

REVENDICATION

Pour M. et Mme Désiré Salomon.

REVENDICATION

LA VICOMTESSE DE CHAZAILLES

A MADEMOISELLE JEANNE TARNIER

Du Théâtre des Folies-Joyeuses.

Mademoiselle,

Quels que soient le mobile ou les sentiments qui vous ont laissé accepter les hommages d'un homme jeune encore et marié, j'espère que, m'adressant à un cœur de femme, toutes différentes que soient nos situations, vous me comprendrez et vous ferez ce qu'il faudra pour détourner de vous-

même celui dont je viens vous parler : mon mari.

J'ai souvent entendu vanter vos charmes et votre talent de fine comédienne. Eh bien! intelligente comme vous devez l'être, jolie, marchant de succès en succès, que vous importera — je puis même dire, combien vous devrez trouver piquant et noble — de ramener ce tout jeune mari à sa femme et à son enfant!

Je vais de plus vous faire la partie belle en vous confiant — voyez combien je doute peu de vous — que si, au lieu de vouloir pardonner à ce mari que j'aime d'amour, je me vengeais d'avoir été méconnue, la fortune qu'il gaspille, étant totalement mienne, puisque nous sommes séparés de biens, si je le désirais, ce gaspilleur serait demain aux abois. Or, jusqu'à ce jour, et malgré son inconduite, je n'ai nullement serré les cordons de la bourse, tout au contraire.

Voici donc, Mademoiselle, ce que je viens

réclamer de vous, certaine d'avance que vous vous en ferez une joie autant qu'un devoir, afin de nous sauver, lui de la ruine, moi du désespoir.

Le caractère doux et insouciant de Lucien est de ceux qu'il est très aisé de retenir ou de laisser aller à la dérive.

Il est vrai que ce dernier cas m'est imputable.

J'ai voulu nourrir moi-même mon fils, et la nature de mon mari, paraît-il, ne pouvait se prêter à un si long jeûne.

L'amour maternel, — compensation divine, mais momentanée, — lorsque j'ai eu les yeux dessillés, m'a rendue muette pendant que je nourrissais, parce que, intérieurement, je me disais : Une fois l'enfant sevré, je saurai bien te reprendre, mon bel ami.

Hélas ! j'avais compté sans vous, Mademoiselle, sans vos charmes, justement appréciés, et je me suis promis, mettant tout amour-propre de côté, lorsque j'ai su

que vous remplaciez si avantageusement la petite provinciale amoureuse, de vous réclamer tout bonnement et bien simplement ce mari, même s'il n'a pas cessé de vous plaire.

Vous aurez plus de peine que toute autre, j'en suis convaincue, à détacher de vous mon « réclamé », mais vous en aurez d'autant plus de mérite que cet acte d'abnégation sera doublé d'une bonne action, difficile pour vous en tous points à remplir.

Vous désiriez, je le sais par mon bijoutier, qui m'en a fait la confidence, croyant que mon mari les recherchait pour moi, deux perles grises en forme de poire. J'ai eu plus de chance que Lucien, j'ai pu me les procurer et je vous les envoie, montées en pendants d'oreilles. Elles vous parviendront en même temps que ces lignes.

Je ne fais nullement un troc ; ce sera un souvenir qui aura à vos yeux un prix de beaucoup supérieur à toutes les merveilles dignes de vous parer.

Veuillez, en outre, et en quelque occasion que ce soit, disposer de mon faible crédit.

Je puis compter, sans qu'il soit nécessaire de vous la demander, sur votre absolue discrétion, et je vous prie de croire, Mademoiselle, comme je crois aux vôtres, à mes sentiments les plus distingués.

Vicomtesse de Chazailles,

Née de Bretagne.

CANDIDE

Pour Jean de Changy.

CANDIDE

ROGER DE LARÈDE A MADAME AURÉLIE BONHEUR

96, rue Saint-Amboise, près le square Montyon.

Samedi, 4 heures.

Ma chère madame Aurélie,

Je pensais pouvoir sortir demain matin dimanche, comme d'habitude, vers les neuf heures, après la messe, pour accourir bien vite rue Saint-Amboise, et me jeter dans vos beaux bras.

Hélas ! mon parrain, qui a passé par Paris

jeudi, était même venu me voir, m'avait donné dix francs parce que j'ai été cinquième en style, mais vrai, pan, j'ai pas de chance, il est reparti avec papa et grand-père vendredi, à la chasse, et grand'mère est souffrante !

Alors, vlan ! me voilà collé, et pas mèche de se cavaler.

Ah ! cré coquin ! que c'est rageant, moi qu'étais si content de venir vous surprendre, comme dimanche dernier, et qu'espérais encore passer une heure délirante auprès de vous !

Ah ! allez, j'ai bien pensé à vous toute la semaine, et à votre beau lit à glaces ! Cré nom, que c'est beau !

Et vous, en avez-vous, des bras, des épaules et des jambes ! J'en ai rêvé, et même — vous ne vous fâcherez pas, madame Aurélie, mais j'ai pas pu faire autrement — il a fallu que je déverse le trop-plein de mon cœur à quelqu'un : j'ai confié notre grande amour à Joseph Soupié.

C'est mon copain et mon meilleur ami. Ah! un fier gaillard! J'ai pensé à lui, pour madame Hermance.

C'est lui qui va vous apporter ma lettre; vous verrez quel bon garçon et quelle riche nature ça est!

Demandez-lui ce que je rogne d'être obligé de rester claquemuré. Ah! j'aurais encore parfaitement lâché sans regret ma sortie d'après-midi avec la famille, bien sûr, mais mon heure auprès de vous, dans vos bras, oh non, ça, ça me crève, parole d'honneur.

Bon sang de bon sang! faut-il pas en avoir de chance!

Je pense que pour la Toussaint, qui est proche, j'aurai sortie. La veille, je me ferai inviter à dîner chez les parents de Soupié, que ma famille aime beaucoup à me voir fréquenter, mais je me cavalerai et viendrai avec lui vous retrouver, ainsi que ces dames, qui sont si gentilles pour moi, aussitôt après dîner, et nous aurons encore une

bonne heure à passer ensemble, ma chérie !

Si vous étiez encore plus gentille, voici ce que vous feriez, pour me faire prendre mon mal en patience : vous m'écririez quelques lignes, auxquelles vous ajouteriez une mèche de vos cheveux, et que Soupié me rapporterait.

Ce serait un peu de bonheur pour moi, faute de mieux.

Moi, je vous ai fait une pièce de vers qui n'est pas encore terminée, et que je veux vous déclamer moi-même — c'est quelquefois un peu risqué, et peut-être aussi que les pieds n'y sont souvent pas tous, ou bien qu'il y en a de trop ; mais ça ne fait rien. — Soupié, à qui j'ai lu mes vers, m'a dit après les avoir entendus : « Mais il faut que tu l'adores, « ta femme », pour avoir trouvé de pareils accents ; c'est plus beau que du Corneille. » Et ça, c'est vrai, mais c'est parce que je vous adore et que je n'aimerai jamais que vous.

J'attends votre réponse, ma chère Aurélie,

et vous envoie, avec mes compliments pour Madame Hermance et pour toutes ces dames, l'assurance d'une flamme qui ne s'éteindra qu'avec la vie.

Roger de Larède,
3e B. Math. élémentaires,
Lycée Boleslas.

PRIMEUR RARE

Pour Madame la baronne du Quesnoy.

PRIMEUR RARE

JUSTE LARTOUVAJOLS

A MADEMOISELLE MANDA DE SOUZA

du théâtre de l'Odéon.

Mademoiselle,

Vous serez certainement plus que surprise en voyant mon nom à la fin de cette lettre.

Je suis un inconnu pour vous, il est vrai, et cependant, depuis que vous jouez si merveilleusement ce rôle délicieux que vous avez fait « vôtre » dans le beau drame de Coppée, si vous aviez jeté un regard, au second rang des troisièmes galeries, le quatrième fauteuil

à droite, vous auriez remarqué, chaque soir, le même visage, les mêmes yeux qui ne vous quittaient pas, depuis votre entrée jusqu'à votre sortie de scène.

J'avais également mis un dahlia blanc à ma boutonnière, espérant, de cette façon, parvenir à attirer votre attention.

Je n'ai jamais aimé, Mademoiselle, ou plutôt, je n'ai jamais trouvé de femme digne que je lui fisse le sacrifice de mon premier amour, mais depuis que je vous ai vue, depuis que j'ai entendu votre voix enchanteresse, je me péris — comme on dit chez nous, là-bas, en Béarn — et je serais bien heureux si vous consentiez à partager cet amour en venant vivre avec moi.

J'ai trouvé un joli petit appartement, au cinquième, sur le boulevard du Maine, de deux petites pièces seulement, mais si claires, si pleines de soleil, qu'avec ses rayons et notre jeunesse, vous aurez de la joie à revendre.

Ma famille — une des mieux cotées du

département des Basses-Pyrénées, et dont vous aurez certainement entendu parler pour la vente de ses truffes incomparables, la maison Lartouvajols, Marfiou et Cie — me sert une pension de deux cents francs par mois, ce qui sera plus que suffisant pour nous deux, car je n'entends pas que vous touchiez à un centime de vos appointements : nous les mettrons à la Caisse d'épargne.

J'oubliais de vous dire qu'il y a encore un bijou de cuisine, dans notre futur nid, où nous pourrons faire de délicieux fricots, et je demanderai à la mère de nous envoyer, à titre de régalade, de temps en temps, un foie de canard et des truffes.

Il y a aussi un grand placard pour votre linge : la blanchisseuse vient tous les lundis matin.

Derrière le lit se trouve une grande penderie, et en me serrant bien, vous aurez une place énorme pour vos robes.

Je vous ferai répéter vos rôles, avant et après mes heures de cours, et vous verrez les

bonnes idées, les intonations surprenantes que je trouverai pour vous faire valoir et vous mettre davantage en lumière.

Il faudrait encore vous dire tous les projets merveilleux que j'ai déjà faits à l'avance pour vous distraire : les promenades au parc Montsouris, au Luxembourg, au cimetière Montparnasse, que sais-je, une vie charmante, honnête, respectée et pas fatigante.

Je vous envoie avec ces lignes trois pétales de mon dernier dahlia, vous comprendrez que cela veut dire « beaucoup ».

A cause de ma concierge, à laquelle ma famille m'a recommandé, je vous prie de me répondre aux initiales J. L., poste restante, rue de l'École-de-Médecine, et vous me direz quel jour je dois venir vous prendre à la sortie du théâtre?

Celui qui vous jure de vous aimer ainsi toute la vie.

Juste Lartouvajols (19 ans),

Étudiant en médecine, 3e année préparatoire.

REPLATRAGE

Pour Madame Broisat.

REPLATRAGE

HENRIETTE DUPRÉ A TONY CHANDRIN

Non, là, vrai, mon vieux chien, c'est absurde, cette brouille de trois semaines. Assez de bouderie ! Pour mon compte, j'en ai « trop », de notre séparation.

Tu m'as trompée, tu en as du regret, tu me demandes de te pardonner, eh bien, c'est de grand cœur, chéri, car je vais te l'avouer, tardivement peut-être, à mon tour, mais je n'ai pas le droit d'être rigoriste et de t'en vouloir.

Ah ! certainement, j'aurais pu te jouer la comédie, le rôle de la magnanime, et poser pour l'hermine immaculée. Dieu m'en garde! J'ai toujours été franche envers toi, je le serai également aujourd'hui.

Moi aussi, je t'ai trompé quelquefois, pas souvent, tranquillise-toi, et toujours à ta gloire, ne fût-ce que par comparaison. Aussi, si « ça rebiche », ni toi ni moi n'aurons à nous en repentir.

Je ne veux pas non plus entreprendre la sempiternelle scène des souvenirs amoureux du « troisième » acte : « Te souviens-tu, te rappelles-tu... et lorsque... et quand !... » — Va te faire lanlaire, tu me r'aimes, je t'aime toujours, encore, quand même, et peut-être davantage que par le passé. Donc, ni, ni, c'est fini de nous faire la tête.

Quand viendras-tu rue de Florence? Ou bien, quand veux-tu que je vienne boulevard de Courcelles ?

Si je te demande de me prévenir, ce n'est nullement pour nous éviter à l'un ou à

l'autre de fâcheuses rencontres ; je sais par André que tu « te languis » de ta Riette, et moi « je t'espère » impatiemment.

Tu ne vas pas, j'imagine, après cet aveu, avoir de jalousie rétrospective, car vous êtes si canailles, vous autres hommes, que vous comprenez fort bien « le naturel » qu'il y a à nous faire cornettes, et vous montez sur vos ergots lorsqué nous ouvrons seulement la plus petite lame du canif vengeur.

Allons, bon ! voilà les horreurs qui recommencent.

Non, va ! ne crains rien, l'ami, je n'ai nulle envie de nous requereller ; reviens ou rappelle-moi : c'est un solide, vigoureux et durable raccommodage que je désire.

En acompte, tout un paquet de baisers, tu sais, de ceux que tu aimes.

Ta vieille camarade,

HENRIETTE.



REPÊCHAGE

Pour Paul Cayard.

REPÊCHAGE

ADÈLE GRAS A JEANNE BICHOU

artiste au théâtre de l'Opéra.

Ma Jeannette chérie,

J'avais cependant juré mes grands dieux, lorsque nous nous sommes si durement quittés, après quinze mois de bonheur incroyable, de ne jamais vous reparler, à toi ou à Maurice, de ce vaurien d'André! Eh bien, malgré la veine qui m'est venue, sous les traits de l'ineffable Josué Schitzrapper, par lequel — je dois l'avouer — j'ai été comblée, non, c'est plus fort

que moi, je n'arrive pas à pouvoir me passer de mon André !

Je l'ai dans le sang, dans la peau, ce grand diable, dont j'ai été trop follement amoureuse, et si je t'écris à son sujet, si je mets tout amour-propre de côté, c'est que c'est bien sérieux. Tu vas voir.

Tu sais que notre brouille est venue par suite des querelles perpétuelles engendrées par la gêne où nous nous trouvions, sans qu'André se préoccupât des dettes qui s'entassaient les unes sur les autres. Les huissiers à mes trousses, les menaces de saisies journalières, m'avaient rendue très nerveuse ; or un jour que j'avais vu André, derrière le bureau du tramway de l'Opéra, en compagnie de Léonie Bache, je suis devenue furieuse, m'imaginant — à tort, je le sais maintenant — qu'il me trompait !

Je suis revenue chez moi, ce jour-là, dans une rage indescriptible.

Lorsqu'André est rentré, nous avons eu

une scène épouvantable qui s'est terminée par le lâchage définitif, et j'ai écrit à Schitzrapper dont les offres m'avaient aussi quelque peu affolée, dans notre détresse, que j'étais décidée à venir le retrouver.

Cela a bien marché pendant quelque temps; mais, hier, j'ai mis Schitzrapper à la porte, — poliment, — pauvre homme! et pour quelques jours seulement, soi-disant, sans rompre définitivement. Je lui ai dit que j'étais obligée d'aller soigner ma sœur malade à Brest; mais, en réalité, je suis venue à Chatou, et c'est là que j'attends ta réponse ou celle de Maurice.

Si elle est ce que je souhaite, cette réponse, et si André le veut encore, alors, oh alors! Schitzrapper ne moisira pas à la maison, lui, son argent et les tirades sentimentales de ce raseur élégiaque!

Si, contre toute attente, André refuse..... Dieu, je ne veux pas y croire!

Bref, voici ce que je te supplie de faire pour ta vieille amie de l'asile..... Est-ce

assez loin l'asile? Et maintenant c'est l'Opéra! Enfin voici :

Maurice et André ne se quittent presque pas, Maurice a beaucoup d'autorité sur André, et toi, mignonne, encore plus d'ascendant sur ton Mo, c'est par lui qu'il faut arriver — mais absolument, tu m'entends — à ce qu'André et moi nous nous remettions ensemble, s'il ne veut pas que je fasse un malheur, une irréparable folie.

Or, tu sais que lorsque j'ai décidé quelque chose dans ma tête de Bretonne, je ne berguigne pas, et qu'avec mon caractère, je n'y vais pas par quatre chemins!

Fais-lui donc savoir, à mon André aimé, que je ne suis plus du tout exigeante et, pourvu qu'il me reprenne, je saurai me contenter de rien, et que la série des scènes de jalousie est close.

Dis-lui aussi que j'ai économisé quelques billets bleus, grand modèle, que la maisonnette que j'habite à Châtou est délicieuse, parfaitement meublée, louée à mon

nom et payée encore pour deux années; que je l'y attends.

Dis-lui tout cela, ma bonne Jeannette, toi que Maurice rend si heureuse, fais en sorte de me ramener mon André; je ne pourrai pas t'aimer davantage, ce n'est pas possible, mais, une fois de plus, toi la bonté, la sagesse même, tu auras évité à ta pauvre toquée de faire une folie qui serait certes la dernière.

J'attends avec impatience une réponse de l'un de vous deux, et je vous embrasse l'un et l'autre, comme je vous aime, de tout mon cœur.

Ton Adèle.

Non, vois-tu la tête qu'elles feront à l'Op, quand je vais y revenir pour travailler sérieusement.

RECONNAISSANCE

Pour Mademoiselle Maria Perlès.

RECONNAISSANCE

ADOLPHINE CHIENDENT

A M. LE BARON GROUIN DE BELLOMÈRE

55, rue de Tilsitt.

Monsieur le Baron,

Vous allez être bien étonner de recevoir de mon écriture, mais là vrai, vous avez été si tellement mignon avec moi hier au soir, que je n'ai plus pu y tenir et que, ma fois, il a fallu que je vous envoie cette lettre !

Quant vous m'avez donner mon coyié de perles, j'ai cru d'abord que c'était du toc,

tant il est épatant. Seulement lorsque hier, avant d'aller à la classe de Mme Théodore, m'man qu'avait prié la ventouseuse du second, de garder la loge pour aller jusque chez l'horloger, qui est au coin de la rue Caulaincourt, — et qui s'y connaît, — et que cet homme nous a dit que c'était du vrai, et que ça valait une fortune, non, je n'ai plus pu y tenir, et voilà pourquoi tant que je déteste écrire, que je vous écrit tout de même.

Mais qu'est-ce que je vais pouvoir faire pour vous prouver que je ne suis pas une ingrate ?

Je vous aimais déjà bien, lorsque vous veniez me causer sur la scène avant l'entrée, contre le portant de droite qui est tellement dans l'oscurité, et vrai, vous me plaisiez tout plein, malgré ce que cette grande dinde d'Irma me disait de vous, pour vous débiner.

Ce qu'elle va rager, lorsqu'elle saura que j'ai un coyié en vrai, qu'a pas l'air Catelin !

M'man voulait venir vous remercier elle-même! Croyez-vous?

Faut l'escuser cette femme, elle est tout plein bonne, mais elle n'a pas de magnières!

Je l'en ai empêchée, parce que je sais que vous êtes marié, — bien que vous vous fichiez de votre femme, comme moi de mon premier caneçon, pas vrai, — mais c'est des affaires qui ne se font pas dans votre monde.

Vous pouvez m'écrire chez ma mère, 87 rue Constance, elle ne décachette jamais mon courié, parce qu'elle sait de quoi qui retournerait, et que je ne lui dis que ce que je veux bien y dire.

Il n'y a donc rien à craindre en fait de potins, pas plus à la loge qu'à l'Opéra, car quand il s'agit de sa Fifine à la mère, elle est muette comme une carte. Et puis, vous pouvez encore être sûr d'une chose, — ça, parole d'honneur, — j'ai pas de petit ami, moi, comme toutes ces mijaurées du premier quadrille; ça serait pas à faire!

Le jour où je vous aurai juré fidélité, ce

sera à la vie à la mort et je ne vous lâcherai jamais; c'est convenu et entendu.

Vous me direz combien vous voulez que je dépense par mois, et comme c'est m'man qui fera mon marché elle me fera pas danser l'anse du pagnier.

Pour ma toilette, j'irai à la Samaritaine où s'habille Adèle Gras II, qui marche avec votre ami le comte Jules (celle qu'on a surnommée les Jambes à Jules), et ça ne sera pas malin d'être plus épatante qu'elle, pour vous faire honneur quand nous sortirons ensemble.

J'attendrai de vous revoir, mon gros chéri, pour me dire où vous voulez que nous nous rencontrions, soit l'après-midi ou bien les soirs où il n'y a pas Opéra.

Si on pourrait s'arranger un petit meublé où que l'on viendrait voir sa Fifine, c'est ça qui serait gentil!

J'inviterais Irma et les autres de la classe, rien que pour les faire enrager.

Je voudrais savoir votre petit nom, vous

me le direz, n'est-ce pas, et je vous aimerai bien, vous verrez ça.

Votre servante tout de même, monsieur le baron.

ADOLPHINE CHIENDENT,

du deuxième quadrille.

INVITATION PARTICULIÈRE

Pour Madame Louis Loeb.

INVITATION PARTICULIÈRE

MADAME SOUBRETOU A MONSIEUR LOUIS DUMOULIN

Monsieur,

Je n'ai pas voulu vous envoyer une banale carte d'invitation pour vous prier de passer la soirée de jeudi prochain, chez moi; c'est cette lettre qui vous demandera de me faire le très grand plaisir de venir fumer un cigare rue Murillo avec quelques camarades de Cercle.

Donc absolument dans l'intimité, c'est tout au plus si vous entendrez un peu de musique en sourdine, juste assez pour

qu'elle ne vous empêche pas de causer et que vous en soyez bercé aux moments de repos.

La notoriété de votre jeune talent, les belles dames qui vous assaillent d'invitations, m'ont empêchée jusqu'à maintenant, malgré mon désir, bien que vous m'ayez été présenté il y a au moins deux ans chez mon amie la baronne Duportal, de vous demander de venir me voir ! D'autre part, je suis une de vos admiratrices, dont le nombre est illimité ; or comme je ne sais pas cacher mon admiration, que je suis veuve, jeune encore, jolie, dit-on complaisamment, vous auriez peut-être déduit de cette invitation précipitée et intempestive, que le tombeur de cœurs qui a nom Louis Dumoulin avait affaire à une conquête facile, ou à quelque dévergondée audacieuse. Rien de tout cela, Monsieur, soyez-en persuadé, et si je vous invite aujourd'hui, de façon plus précise, avec des intimes choisis, triés sur le volet, et

que j'aime à retrouver souvent, c'est que d'autres raisons sont venues s'ajouter à celles qui me faisaient désirer vous voir, un jour, briller parmi mes amis les meilleurs. Ces raisons, je vais vous les donner, sachant que votre intelligence et votre cœur vous placent trop haut, pour vous rendre fat.

Notre camarade commun, Henri Dupret, m'a appris de quelle façon charmante vous entourez les soixante ans de votre chère maman, il m'a dit aussi les sacrifices que vous vous étiez imposés pour arriver à marier, comme vous le désiriez, votre aimable sœur, et ces raisons-là qui touchent plus que tout au monde le cœur d'une femme, ont fait que je me suis départie de mon mutisme et que je vous adresse ces lignes.

Lorsque, avec le temps, nous nous connaîtrons bien, — je l'espère, du moins, — vous verrez que mon amitié ne saurait être encombrante, et qu'une amie, pas trop bas-bleu, bien entourée, digne d'estime et de respect, pourra encore apporter, à celui qui a tant

adulé la femme, tant médit d'elle, des données inédites sur son compte. Peut-être aussi pourrai-je lui ouvrir un refuge inconnu, très appréciable aux moments inévitables de découragement.

Je ne me targue, en aucune façon, de devenir l'Égérie de qui que ce soit, mais je crois que ce doit être une douce chose, pour un homme jeune, vraiment supérieur comme vous (sans compliments), d'avoir un coin assuré, fermé aux turpitudes forcées de l'existence, où il puisse trouver, à coup sûr, un encouragement, une ligne de conduite dans les moments de lassitude ou de désenchantement.

La patience devient plus aisée, alors qu'on est deux à envisager l'envie ou la médisance, engendrées par la jalousie et le dépit.

Cette femme-là, cette amie, voulez-vous que je la sois pour vous?

J'apporterai à la tâche charmante, que je serai heureuse de m'imposer, tout ce qu'un

esprit et un cœur de femme — lorsqu'elle aime sans passion, lorsqu'elle estime — peuvent procurer à un homme tel que vous, et s'il est possible de vous aider à monter encore plus haut dans la faveur déjà si complète d'un public que vous avez conquis, j'avoue que je m'y emploierai avec joie.

Si d'ici jeudi vous voulez venir causer un peu, vous me trouverez au coin du feu, tous les soirs, de six heures à sept heures et demie, et je n'y suis que pour mes intimes.

Toute ma sympathie, Monsieur, jusqu'à ce que je puisse vous appeler mon ami.

Camille Soubretou.



RELATIONS MONDAINES

Pour Georges Weil.

RELATIONS MONDAINES

LOUIS DU TOURNIER

A MADAME LA BARONNE DE CHARNANCE

Madame,

J'ai trouvé hier matin, dans mon courrier, la carte nous priant, ma femme et moi, de venir prendre un tasse de thé chez vous, le 21, « dans l'intimité ».

J'avoue — malgré les vingt-quatre heures de répit que je me suis données avant de vous répondre — que je ne suis pas encore revenu de ma stupéfaction et, je ne mâche pas les mots, de votre impudence.

Alors, parce que j'aurais voulu jusqu'au bout paraître ne rien savoir des calomnies que vous colportez partout sur le compte de ma femme et sur le mien, calomnies que j'ai dédaignées et appréciées pour ce qu'elles valent, vous, vous avez désiré vous rendre compte jusqu'à quel point la veulerie, la nonchalance et la couardise habituelles des gens du monde pourraient être contre-balancées par la nécessité ou l'influence des relations mondaines.

On nous vilipendie, et les inventions les plus odieuses sont simplement abandonnées au mépris ; car nous nous taisons, ne pouvant nous imaginer que ces infamies arrivent à trouver créance chez les gens même les moins sensés.

Chacun, hélas! cependant, lorsqu'il s'agit de prêter l'oreille à la médisance, a un fond de duplicité tout prêt, pour se dire *in petto* et sans preuves : « Eh, eh ! après tout, c'est possible, il n'y a pas de fumée sans feu. » Mais ce feu, par qui a-t-il été allumé? Quel

est le mobile de ceux qui ont attisé les premières flammes ?

Qui peut se dire assez ami pour oser, avec de la patience, remonter à la source du mal, afin de se rendre compte de la réalité ?

Puis, au cas où l'infamie est reconnue pour ce qu'elle vaut, pourquoi elle a été créée, dans quel but, qui encore aura le courage de démasquer l'auteur du chantage, d'arracher la diffamation dans ses racines ? Personne.

Tout au contraire, que deviendraient alors les colporteurs de médisances ? Il n'y a pas de chômage chez ces gens-là.

Eh bien, nous viendrons cependant, le 21, ma femme et moi, et nous déplorons de n'être « qu'entre intimes », car, en plein salon, nous vous demanderons pourquoi vous nous réunissez aux personnes estimables auprès desquelles vous nous avez diffamés : vos intimes !

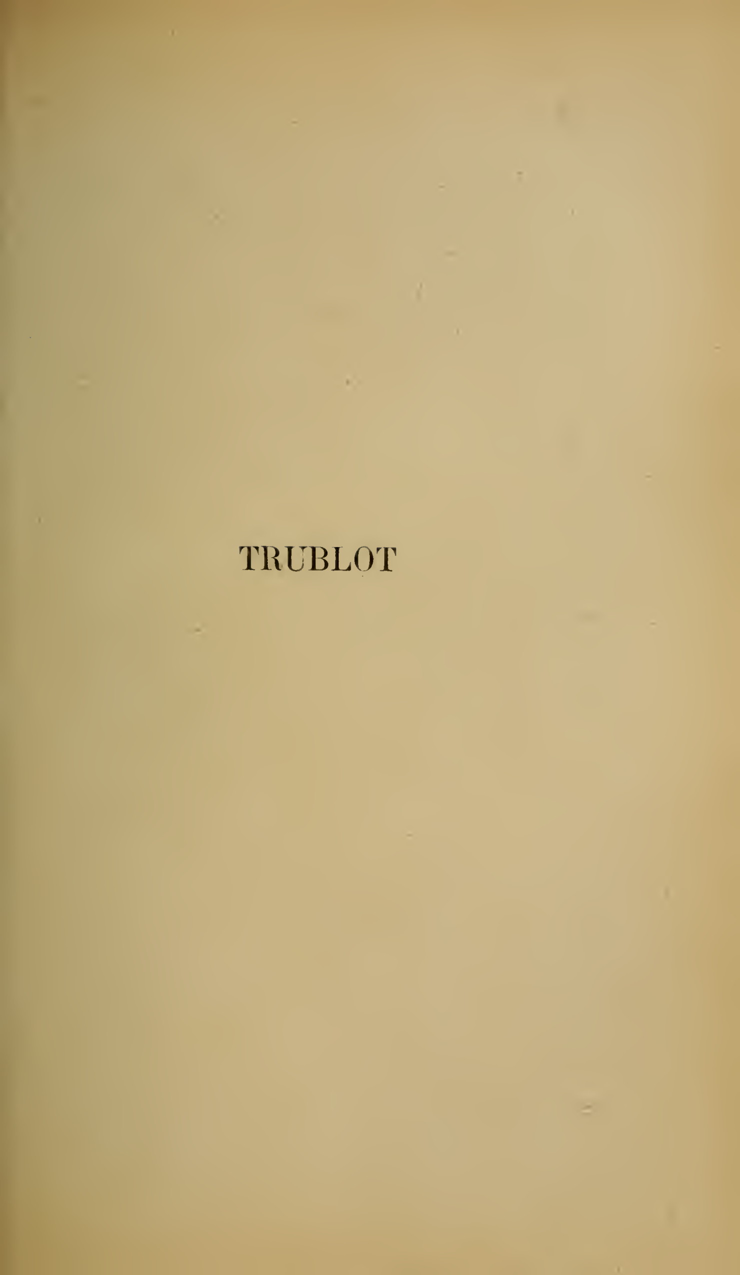
Prévenue, vous voudrez remettre soi-disant cette soirée à une date ultérieure, et

trouver auprès des uns et des autres un faux-fuyant vraisemblable. Ne tentez pas cette échappatoire, elle serait inutile.

Non, il faut un exemple : un homme hardi, courageux, indifférent de l'esclandre, irréprochable tout autant que les siens et tel que je pense l'être, peut donner cette leçon aux gens du monde ; je la donnerai, espérant qu'elle portera ses fruits et que l'exemple fera des prosélytes.

Je puis vous donner l'assurance, Madame, de mes sentiments les plus distingués.

Louis du Tournier.



TRUBLOT

Pour M[me] Louisa Lefèvre.

TRUBLOT

ROSALIE TARVÉ A MADAME JEHANNE DE LINVILLE

302, rue de l'Université, Paris.

Madame,

Vous avez été si parfaitement bonne à mon égard en me rendant ma liberté et en me gratifiant d'un cadeau de noces, lorsque j'ai quitté le service de votre cuisine pour me marier et m'établir avec mon mari, que j'ai désiré tant bien que mal vous remercier de toutes vos obligeances à mon égard : c'est du moins le but de ces lignes.

Lorsque vous avez cru devoir vous séparer

de moi, et me remplacer, nous n'avions, mon mari et moi, nulle intention d'ouvrir à Puteaux le petit commerce de vins que nous avons acheté depuis : nous ne pensions pas nous établir. Hippolyte était libre, il est vrai, son chantier étant fermé, mais moi je ne croyais, malgré tout, ne devoir pas quitter Madame, Madame est si bonne, si douce, si peu contrariante !

Aussi ai-je été d'abord étonnée de la résolution dont Madame m'a fait part et qu'elle a prise si subitement. Comme je sais que Madame n'a rien à pouvoir me reprocher pour les comptes de cuisine, j'ai craint que des commérages de domestiques, ou des rapports faux, ne m'aient fait perdre la considération d'une maîtresse à laquelle je tenais tant. Je préfère donc, quoi qu'il m'en coûte, dire à Madame toute la vérité.

Oui, il est vrai que Monsieur venait trop souvent à la cuisine, et qu'il me parlait de trop près, surtout dans les corridors, mais je puis jurer à Madame que Monsieur, mal-

gré ses instances et les gratifications qu'il m'offrait en cachette, n'a jamais eu la moindre de mes faveurs. Ah! mais non, je ne suis pas de celles-là !

Que Justine, la femme de chambre, ait été jalouse, cela se devine, la pauvre grêlée est si peu affriolante, que je comprends parfaitement que Monsieur en ait eu bien vite assez! Elle était encore plus laide que la bonne d'enfants du troisième, que j'ai rencontrée également avec Monsieur, la première après-midi où je suis sortie aux Tuileries avec Hippolyte.

Si donc il y a eu débinage, Madame sera à même de juger d'où ces méchancetés peuvent provenir, et c'est bien mal de faire du chagrin à une si excellente créature comme Madame.

Ah certes! si j'avais une mauvaise nature, que je fusse rapporteuse ou cancanière, je pourrais en dire de belles sur tout ce que j'ai vu et sur ce qui s'est passé durant mon séjour à la maison!

Il est vrai que Madame ne s'arrête pas à ces détails, et elle a bien raison, d'autant plus que Madame a mieux à faire ! Madame comprend bien ce que je veux dire, c'est au sujet de M. Ernest. Ah! au moins de celui-là Madame peut être sûre et avoir toute confiance; ce n'est pas lui qui lui fera jamais des traits et avec les domestiques! Aussi Madame ne saurait imaginer à quel point nous étions tous surpris, — lorsqu'on en parlait à table, à l'office, — que M. Ernest, ayant un charmant caractère, fût si bien avec Monsieur qui est tout à fait l'opposé de « l'ami » de Madame.

Mais tout ceci ne me regarde pas non plus, et si j'en cause avec Madame, c'est tout à fait entre nous, et pour ce qui est de ma discrétion, Madame peut en être certaine.

Avant de faire terminer cette lettre que j'ai chargée l'ancienne institutrice de Mademoiselle Louise d'écrire à Madame, je veux, pour prouver à Madame combien je lui reste

dévouée et attachée, lui donner un conseil : Madame n'est pas assez méfiante, elle laisse souvent traîner ses lettres, — oh ! je ne voudrais pas accuser la fille de Madame, — mais je crains que Mademoiselle Louise ne soit un peu curieuse. Son institutrice, avant de partir et lorsqu'elle était encore auprès d'elle, a trouvé dans l'un de ses cahiers, avec un portrait de M. Ernest, une lettre qu'il avait adressée à Madame, et qu'elle lui a reprise tout aussitôt avec le portrait. Elle tient le tout à la disposition de Madame.

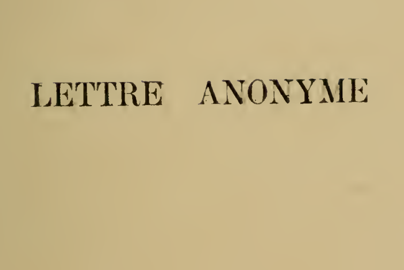
Hippolyte se joint à moi pour vous remercier encore de vos bontés, que ni lui ni moi n'auront garde d'oublier, et nous vous prions de croire tous deux, Madame, à notre entier dévouement.

Rosalie Tarvé.

Je n'en veux pas à Monsieur, je prie Madame de lui présenter mes compliments, et de lui dire que s'il veut venir un jour man-

ger une friture chez nous, il sera le bienvenu.

Notre adresse est : 4, rue Verte, à Puteaux ; l'enseigne porte : « Au Brillant Rouget », et Hippolyte non plus ne lui en veut pas davantage.



LETTRE ANONYME

Pour Monsieur et Madame Charles Morel.

LETTRE ANONYME

JEANNE SANTYS A GEORGES TERRAND

Je trouve en rentrant vos lignes, avec la lettre anonyme que vous me communiquez, expliquant dans leur ensemble le motif de votre départ et pourquoi vous ne reviendrez pas.

Je l'ai lue, cette lettre anonyme, et c'est encore toute frémissante de dégoût et d'indignation que je vous écris à mon tour.

Toutefois, j'apporterai encore certaine retenue dans le ton que je devrais prendre pour vous répondre, car vraiment vous me

faites pitié, — vous que j'ai cru d'une intelligence si au-dessus de la moyenne, — et qui, en définitive, n'êtes que de ceux dont la naïveté fait une proie facile pour l'infamie masquée.

Quelle désillusion !

Alors, sur une simple délation, sans preuves plus amples, vous avez aussi aisément cru au mal que, certes, vous auriez eu de peine, je le vois maintenant, à vous faire l'écho du bien?

Que vous êtes parfaitement de votre siècle, mon brave ami, et combien je suis ravie que ce soit vous-même qui me fournissiez la possibilité de vous juger ou plutôt de vous déprécier, pour vous informer, en même temps, que rien, vous m'entendez, absolument rien de ces calomnies n'est vrai, et qu'à partir de ce jour, votre stupide crédulité, autant que la confiance que vous me témoignez, m'ont détachée de vous et pour toujours.

En aucune façon, je ne condescendrai à

me défendre ou à me disculper, certes non. Ceux chez qui de pareilles délations trouvent crédit ne valent pas la peine d'être dissuadés, par le fait même que leur duplicité les rend aussi méprisables que le calomniateur lui-même.

Quelle lâcheté, quelle couardise et quelle honte, dans l'emploi de cette arme empoisonnée trouvant toujours un point vulnérable : la lettre anonyme.

Le voleur, l'assassin, le pire malfaiteur ont le courage de leurs méfaits, dont ils savent pouvoir un jour ou l'autre devoir assumer la responsabilité, tandis que le délateur anonyme, croyant à l'impunité de son crime, est plus flétrissable et plus abject mille fois. Cette manœuvre est la honte de ceux qui l'emploient.

Et, si départie que je sois des résultats causés par votre crédulité stupide, il ne m'a pas été possible, — malgré ma résolution arrêtée dont vous pouvez être certain, — il ne m'a pas été possible, dis-je, de ne pas

exhaler pour la dernière fois mon écœurement et mon indignation à votre égard.

Vous ne m'êtes plus absolument de rien, car je ne vous aime plus et vous estime encore moins. Mais je ne puis penser sans frémir que ce qui m'arrive, aurait pu survenir à quelque pauvre fille amoureuse malgré tout.

Et pourquoi ?

Peut-être parce que, dans son honnêteté, elle aura refusé à quelque drôle ce que vous, Messieurs, vous appelez vos faveurs, et de par ce refus, le lâche n'aura pas craint, pour se venger, d'en arriver, après chantage échoué, à briser un amour sincère, par la calomnie, en se servant de la calomnie anonyme. Pouah !

Il arrivera certes — cela arrive toujours — que l'auteur abject de cette première lettre en écrira une seconde, voire même une troisième, et que, si bien qu'il veuille se cacher, c'est lui-même qui se fera découvrir, c'est inévitable comme le besoin

qu'éprouve tout condamné à se livrer, tôt ou tard, en fournissant les points de repère qui le démasquent infailliblement à un moment donné.

Ce jour-là, vous prendrez part à la flétrissure qui vous est d'ailleurs déjà tout acquise, et vous n'aurez pas assez de toute votre vie pour regretter l'association dégradante avec le diffamateur démasqué dont vous vous serez fait, vil complaisant, volontairement le complice.

Croyez donc tout ce que vous voudrez de ce tissu de mensonges; vous ne valez pas la peine d'être dissuadé de votre trop facile crédulité.

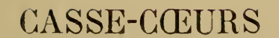
Puis lorsque, pour une raison ou une autre, la lumière se fera, ce qui arrive d'une façon indubitable, en coordonnant certains faits, certains rapprochements, certaines erreurs, et qu'il vous prît la fantaisie de réclamer votre pardon, sachez que, par la stupidité odieuse de votre confiance spontanée à donner créance au misérable qui se

sert de pareils procédés, vous êtes devenu aussi vil à mes yeux, aussi dégradé et peut-être plus méprisable que lui-même.

La honte de vous avoir connu me suffit.

Adieu !

JEANNE SANTYS.


CASSE-CŒURS

Pour Edouard Jacob.

CASSE-CŒURS

GILBERTE DU HAUT-PALLIER A RAOUL FERNOUX

Monsieur Raoul,

Qu'allez-vous tout d'abord penser de moi? Et pour qui me prendrez-vous ?

Les nombreuses lettres que vous ont values les avantages physiques et les talents dont la nature vous a doué, vous ont peut-être blasé et désabusé sur ce genre de correspondance ?

Et cependant, que me répondrez-vous, lorsque je vous aurai dit que j'ai seize ans et demi, que je suis jolie, oui, très jolie,

Monsieur, sans fatuité, que ma famille — la plus riche du département — m'adore, me donne un beau demi-million de dot dans chaque main le jour de mon mariage, et que j'ai déjà refusé cinq prétendants plus huppés, plus titrés les uns que les autres ?

Je vous avais vu, il y a un an, à Paris, à la Comédie, lorsque vous avez joué Mithridate ; j'appréciais, même fillette, votre distinction, votre grand air et votre talent, mais je vous croyais plus âgé de beaucoup ; seulement lorsque j'ai su que vous n'aviez que vingt-six ans, depuis notre retour d'Angers, avant-hier, où nous avons été vous entendre au Grand-Théâtre dans ce rôle charmant de Bernard Stamply, du *Marquis de la Seiglière,* depuis que mon oncle nous a appris que vous étiez d'excellente famille, et que ce n'était qu'une vocation qui vous avait poussé vers le théâtre, mon admiration, mon enthousiasme n'ont plus pu se contraindre.

Aussi ai-je voulu, sans tarder, vous écrire,

Monsieur, de demander ma main à ma famille, et cela au plus tôt.

Je sais bien que vous vous heurterez d'abord à quelques résistances, surtout de la part de ma tante du Vieux-Perchoir, qui menacera mon père de le déshériter, s'il « condescend » à cette union. Ne vous en inquiétez pas autrement.

Je ne suis pas de celles que l'on peut faire changer d'avis, lorsqu'elles veulent donner leur cœur pour toujours, et lorsque, par chance, elles ont trouvé l'idéal entrevu seulement en rêve.

Allez droit au but, suivez mes instructions, je me charge du reste.

Vous serez, si mes calculs ne me trompent point, admis à dîner au château mardi soir ; vous ferez votre demande officielle mercredi, et, le temps matériel de publier les bans, vous serez, avant l'Assomption, l'heureux époux de la plus heureuse des épousées.

J'attends votre réponse par retour du

courrier, et puisque je dois être votre femme, je joins à cette lettre mon portrait, fait lors de ma première communion, et j'y ajoute, par acompte, mes plus affectueuses tendresses.

Votre future femme,

GILBERTE DU HAUT-PALLIER.

PREMIÈRE ÉTAPE

Pour M. et Mme A. Callmann.

PREMIÈRE ÉTAPE

JUSTINE DERIOT A RENÉ DE SARTINES

Monsieur René,

Votre mère vient de sortir avec Monsieur, et je profite de ce que je suis un peu seule et sans trop d'ouvrage pressant dans l'appartement, pour vous écrire, selon nos conventions, ces lignes que vous trouverez à la poste restante, demain matin dimanche, en sortant du lycée.

Hier soir, je pensais pouvoir commencer ma lettre, et la recopier aujourd'hui, après l'avoir bien revue, afin que vous ne

vous moquiez pas trop de mes fautes d'orthographe et de français, mais vos cousins de Lortange sont venus après dîner, et ne sont repartis qu'à minuit et demi.

Vous excuserez donc, Monsieur René, ce qui, dans ma lettre, pourra choquer un rhétoricien aussi ferré que vous, et vous serez indulgent pour votre élève.

J'attends, certainement aussi impatiemment que vous-même, le retour des grandes vacances pour parfaire, avec mon cher petit maître, une éducation encore loin d'être au point. Heureusement que, d'ici là, viendront les congés de Pâques, pendant lesquels nous pourrons passer quelques bons moments ensemble.

Vous êtes bien caressant, mais si timide, Monsieur René, que je suis obligée de faire toujours les premières avances, ce qui me gêne beaucoup, je vous assure, surtout lorsque je dois vous passer les petits papiers qui fixent nos rendez-vous.

D'autre part, je vous sens si supérieur à

moi, que je crains toujours que ma bêtise ne vous rebute, car jeune, charmant, instruit comme vous l'êtes, et bientôt libre, combien la petite femme de chambre sera vivement supplantée!

Qui sera ma remplaçante ?

Certes, une femme plus chic (ce n'est guère difficile), plus à même que moi de vous faire honneur, mais qui, ceci je puis vous l'assurer, ne vous aimera jamais autant que je vous aime.

Dame ! je le sais, c'est déjà bien beau pour nous autres, pauvres filles, si nous ne sommes pas trop mal tournées, de trouver quelquefois, mais de si courte durée, hélas! un amour délicat comme le vôtre.

Cet amour peut heureusement nous sauver — même après le temps heureux qu'il a duré — du laisser-aller aux offres brutales et humiliantes du maître qui paye, ou de la domesticité répugnante qui veut utiliser son droit de promiscuité.

L'un croit nous fournir des preuves, lors-

qu'il nous propose (souvent sans possibilité de refus) et comme compensation à l'odieuse différence d'âge, les quelques louis devant parer à tout.

Et combien en est-il qui ont succombé par nécessité ou par crainte !

Aussi vous ne sauriez croire, Monsieur René, à quel point je vous suis profondément reconnaissante, de m'avoir mise à même de me soustraire à ces situations difficiles et douloureuses.

Je puis côtoyer toutes ces turpitudes sans crainte, je suis trop glorifiée par notre premier amour à tous deux, pour jamais en chercher d'équivalent.

Combien de temps durera ce bonheur ? Je n'ose y penser, tant l'idée de vous perdre et de rester seule, un jour, me rend triste et malheureuse. Cependant, toute belle que je suis encore, je sais que c'est inévitable, car ce serait folie de m'abuser longtemps.

Il m'est souvent difficile aussi, le diman-

che, de vous joindre, sauf lorsque, par chance, vous êtes libre de sortir seul, et que rentrant sans être vu, vous pouvez grimper par l'escalier de la bibliothèque, en traversant la lingerie, jusqu'à ma chambre. Oh ! les chers instants joyeux !

Je n'ose vous dire ce que j'éprouve, rien qu'à vous voir, lorsque vous me frôlez au passage, ou bien quand vous me serrez les mains à la hâte dans les corridors ; c'est de la joie pour toute la journée !

Pauvre petite femme de chambre folle !

Cependant, ce qui me chagrinerait par-dessus tout, c'est si je devenais ridicule à vos yeux par ce même amour excessif, ou bien si mon affection pouvait vous être à charge.

Les femmes du monde savent se donner, se reprendre, pour se redonner. Elles ont à leur service une quantité de riens qui font que les hommes restent à leur merci. Moi, je ne saurais, vis-à-vis de vous, trouver toutes ces ruses dans la guerre de l'amour, mais je veux que celle qui vous aura aimé sans cal-

cul, vraiment pour vous-même, laisse plus tard, dans le souvenir de celui qui aura été « l'Aimé », cette douce satisfaction d'un amour pur, de si bas qu'il soit venu.

Je ne veux en aucune façon, Monsieur René, que vous puissiez vous croire obligé de me cacher quoi que ce soit ; il ne faut pas que vous ayez de contrainte vis-à-vis de moi. Le jour où vous aurez un autre amour au cœur, vous me le direz franchement et simplement.

Pas de faux-fuyant de vous à moi, et surtout jamais un mensonge : je comprendrai, et je m'effacerai.

Jusque-là, aimez-moi bien comme je vous aime et écrivez-moi souvent et longuement.

Si dimanche nous n'arrivons pas à nous voir *« seuls »*, je passerai mercredi à la poste, et je patienterai, hélas ! jusqu'au dimanche suivant.

Je vous envoie mes meilleurs baisers.

JULIETTE.



LACHAGE

Pour Edouard de Soussay.

LACHAGE

LOUISE CHANTORNIN A RAYMOND DESROSIÈRES

« Je me marie, petite, j'ai trouvé un pla-
« cement avantageux de ma gracieuse per-
« sonne; voici quelques billets bleus pour
« t'aider à te débrouiller, je te lâche, bon-
« jour ! »

C'est bien là le résumé de ta charmante lettre, si pleine de cœur, si émue, qui vient de me parvenir au moment où je veille ma mère malade, et où j'aurais le plus besoin de ton appui ?

La pilule est plus dorée, et ton style tout

plein de superbes guirlandes, c'est vrai, ce qui n'empêche, il faut que je te le dise, que ta conduite vis-à-vis de moi est odieuse !

Oh ! ne crains pas la lettre stéréotypée habituelle, pleine des récriminations de la femme lâchée ! Tu sais parfaitement que ni mon caractère, ni ma nature ne se prêtent aisément aux jérémiades.

Cependant, tu voudras bien que je te dise pour la dernière fois ce que je ressens de ta façon de te conduire vis-à-vis de moi et que je t'apprenne ce qui va en résulter.

Lorsque je t'ai connu, j'avais seize ans ; j'étais très jolie, — tes amis se sont chargés de me le dire plus souvent que toi, — je ne savais rien de la vie, rien des rancœurs que laisse derrière elle une liaison comme la nôtre ! Je vais avoir vingt et un ans et j'ai pu apprendre par toi, en quatre années, ce que le mensonge, le désir bestial de l'homme, et la naïveté stupide de la femme, peuvent engendrer de déceptions et de dégoûts pour cette malheureuse.

Tu étais parvenu à me faire croire que tu m'aimais follement, et moi, je ne pensais pas qu'il pût exister d'homme plus loyal, plus sincère et plus honnête que toi.

Et je t'ai aimé de tout mon cœur, de toute mon âme ; j'étais naïve !

Lorsque tu as eu des joies, je les ai augmentées par le plaisir que j'avais à te montrer qu'elles me rendaient heureuse. Quand les mauvais jours sont arrivés, — et ç'a été le plus grand nombre, — « les séries à la noire, comme tu disais, brave ami », t'ai-je assez allégé du fardeau des chagrins en en prenant la plus grosse part !

T'ai-je tourmenté? Ai-je été encombrante, dans ton existence capricieuse où tout était inconnu pour moi? Ai-je été dépensière, affichante, poseuse ? Ai-je manqué de discrétion ? Non, rien de tout cela, n'est-ce pas ? Tu voudrais trouver un grief, que tu ne saurais lequel inventer.

Cependant, tu me quittes sans regrets, disant à celle qui t'avait placé si haut dans

son estime de fille du peuple, il est vrai, aussi bien que dans son amour : « Ma « petite, voici un beau paquet de billets de « banque, ceci arrange tout, et si ce dé- « dommagement pour tes plus belles années « de jeunesse, ton affection, ton dévoue- « ment, ne te suffit pas, c'est que tu es « vraiment par trop difficile à contenter ! »

Eh bien, c'est entendu ! Tu me quittes et je ne te reverrai de ma vie. Sois sans crainte, bon cœur, je ne te connais plus, cette lettre terminée, je t'en donne ma parole, et moi, je suis un honnête homme, dans l'acception vraie du mot, ayant toujours tenu les serments que j'ai faits, sans jamais faillir, quoi qu'il ait pu m'en coûter.

Donc, tu peux te marier. Ah ! c'est un joli cadeau à faire à une enfant ! Et la pure jeune fille qui aura le bonheur de porter ton nom pourra s'estimer fière de cet honneur. . .

Cependant, vrai, en admettant que vous, les hommes, vous ayez ce droit infâme, d'abuser de notre candeur et de gâcher

toutes nos illusions, toute une vie, pour quelque monnaie soi-disant très rénumératrice, il serait équitable que la femme, aussi ignoblement rebutée, pût édifier la candide jeune fille que l'on va lui livrer, sur le compte de son futur mari : ce serait juste et humain.

Mais non, ce ne sont là que ce que l'on appelle chez vous, Messieurs, et dans vos nobles familles (aux yeux desquelles cela n'a d'ailleurs aucune importance), des frasques de jeunesse qui doivent, au contraire, vous fournir tout crédit aux yeux des parents de l'épousée.

Ces intelligents parents trouvent, qu'ayant usé de votre vie, abusé de celle des autres, c'est un sûr garant de stabilité pour devenir un bon mari pot-au-feu.

Sois donc heureux : tu dois l'être.

Pour moi, j'espère que cette expérience, si chèrement payée, me servira.

Adieu.

Louise.

Veux-tu me permettre, pour les ajouter à

ta corbeille, de t'offrir ce paquet de lettres ; ce sont celles que tu m'as écrites durant quatre années; vous pourrez les relire à deux, au cours de votre voyage de noces.

BELLE-MAMAN

24.

Pour M. le docteur Goudchaux.

BELLE-MAMAN

Château du Val-Ivoire.

MADAME ARMANDINE TORCHONT NÉE DE LA RENCHÉRIE

A MADAME MORAND

62, rue de la Boule-Rouge, à Paris.

Ma bonne chère Madame Morand,

Vous souvenez-vous de la charmante visite que vous m'avez faite l'été dernier, lorsque la chance a bien voulu que la diligence versât à deux portées de fusil de ma bicoque, et que cette même bonne fortune vous fît transporter chez moi?

Quelles heures délicieuses nous avons passées ensemble à jaboter, jusqu'à ce que votre fracture ne vous eût plus laissé de douleur.

Vous vous en souvenez, bien sûr, n'est-ce pas, ma toute bonne amie; et vous vous rappelez aussi de mes inquiétudes maternelles au sujet de ma Florestine!

« Jolie à croquer comme elle l'est, avec sa fortune, elle ne sera pas en peine d'épouseurs », — m'avez-vous dit; — ce qui n'empêche que l'enfant va sur son vingt-septième printemps et que mon suprême désir de la caser n'est pas encore réalisé!

Notre coin de province, si retiré, est peu fertile en épouseurs de choix, mais vous, dans ce grand Paris, vous devez en connaître de ces jeunes hommes du monde à la recherche d'une jolie fille, munie d'une grosse dot! Aussi, suis-je venue vous relancer, vous rappeler vos bonnes promesses, et vous dire : « J'attends mon gendre de votre main. »

Je sais bien que Florestine est peu engageante avec ses façons garçonnières, sur lesquelles un jeune homme pourra se méprendre et qu'il se heurtera à ses libertés de langage et d'allures, car elle ne sait pas faire entrevoir la parfaite petite femme d'intérieur qu'elle peut être, lorqu'elle le veut bien.

Ce serait pour moi un vide énorme, certes, si mon gendre voulait me séparer de Florestine (quoique jusqu'à ce jour je lui aie laissé toute son indépendance native), mais, si cependant nous trouvions maintenant celui qui serait à même de rendre ma fille chérie vraiment heureuse, je crois que je saurais me contraindre et que je leur abandonnerais le Val pendant une partie de l'hiver, tout au moins.

Car je crois vous avoir dit que le Val m'appartient en propre, et que Florestine, du chef de son père, n'a absolument rien à elle, pas plus sa dot dont je suis usufruitière, que les terres inaliénables venant de son grand-père paternel.

Toutefois, si disposée que je sois à ne jamais contrecarrer les goûts de mon gendre, à le gâter même s'il le méritait, je ne voudrais pas qu'il pût, par sa femme, avoir barres sur sa belle-mère, et j'entends, de même que par le passé, avoir seule chez moi voix prépondérante en toutes choses.

Cependant, à part la gestion des biens, dont je me suis toujours occupée, la façon de diriger notre vie commune, le choix des personnes que je jugeraï dignes d'être reçues chez nous, je laisserai toute liberté à ma fille et à mon gendre.

Vous voyez, ma bonne amie, que l'élu de votre goût n'est déjà pas à plaindre, et que choyé, dorloté par sa femme et sa belle-maman, s'il aime, en plus de cela, n'avoir à s'occuper en rien des affaires d'intérieur, dont je vous ai dit également que je prendrais le soin, il pourra, d'autre part, chasser, pêcher, monter à cheval et user de tous les sports, bien entendu en compagnie de sa femme, qui rendrait des

points à beaucoup d'hommes pour l'endurance et la fatigue.

Pour vous mettre plus à l'aise de choisir celui qui pourrait nous convenir, je dois ajouter que nous n'aimons pas beaucoup l'armée, mon pauvre mari, lorsqu'il était en activité, nous ayant causé trop d'ennuis par ses multiples déplacements. Pas d'hommes de bourse, ceux-là sont trop disposés à augmenter leurs revenus en finissant par y laisser totalement leur capital. Pas de magistrat, je connais suffisamment par mes beaux-frères ce qu'il faut supporter de leur verbiage et de leur outrecuidance. Bref, un gendre comme vous l'auriez choisi pour votre propre fille, si le ciel vous en eût gratifiée.

Puis, comme l'élu vous devra son bonheur, que vous serez vous-même un peu sa seconde belle-mère, vous viendrez occuper au Val, durant la belle saison, la chambre nacarat qui est la vôtre, et que les domestiques (ces vieux serviteurs de ma famille) ont

baptisée depuis votre venue, et déjà très familièrement, la chambre de la mère Morand.

J'attends au plus tôt une bonne nouvelle et vous envoie, avec mes meilleures tendresses, ainsi que celles de Florestine, un panier de betteraves. Nous en avons eu cette année à ne savoir qu'en faire.

Votre amie pour la vie,

Armandine Torchont,
née de la Renchérie.

Florestine est en train de dresser notre nouvelle jument, sinon elle aurait ajouté un mot à ma lettre.

LA PLUS HEUREUSE DES TROIS

Pour La Neufville.

LA PLUS HEUREUSE DES TROIS

MAXIMIN RICHON A JULIEN DE CHAMPY

Mon vieux Julien,

Te rappelles-tu ce bon temps où vous me blaguiez à qui mieux mieux, les uns et les autres, à ma sortie des Postes, et où vous me disiez : « Avec une « bobine » comme la tienne, vieux frère, les femmes s'arracheront les poils de ta moustache ! »

Et ç'a été vrai. En ai-je « tombé » ! — oh, sans fatuité ! et toujours par la « bobine ». Eh bien, mon gros, aimé pour moi-même — et de ceci je puis me flatter — sans avoir jamais été mufle, tu le sais, puisqu'au temps

où nous faisions la noce en chœur, vous m'aviez surnommé « Sèche-Galette ». — Aimé pour moi-même, oui, je viens, cependant et pour la première fois depuis mon entrée dans la carrière, d'être, disons le mot de Molière, cocufié, mais de pas banale façon.

Oh ! si ç'avait été comme tous ceux qui ne sont plus à dénombrer, dame, je me dirais : « En voilà un de plus dans le tas. » Mais non, ce n'est pas du tout, mais pas du tout dans le mode classique ; aussi, ai-je voulu que tu fusses le premier à connaître et à savourer cette primeur. Ecoute donc, vieux.

Lorsque j'ai connu Tine, — dans les bonnes maisons..... à photographies, elle est présentée sous le nom de Mademoiselle Augustine Sémont, — c'était à l'atelier Lapige, où elle venait « irrégulièrement » pour des séances d'ensemble. Il y a quatre mois environ de cela.

Nous fûmes présentés par Cardac, qu'elle a aimé je crois pour ses beaux yeux, — sans jeu de mots, — car tu connais les yeux

bretons de Cardac, un vrai miroir à alouettes!

Cardac en avait « assez », et elle, en avait « soupé ». La « bobine » lui plut, elle me le dit, et le soir même je lui payais à dîner au Rat-Mort. Tu vois si j'entrais royalement..... en matière.

Depuis, elle m'a adoré, oh, je puis le dire sans fausse modestie, et elle me l'a prouvé. « Tu ne me lâcheras jamais, dis? Tu n'aimeras plus que moi? » et des balançoires, — tu en connais le recueil.

Bref, je croyais vraiment que cette fois ça durerait, d'autant qu'elle ne voulait pas que j'amène des amis chez nous à l'Impasse; or, tu sais : les femmes de nos amis.....

Seule, — comme elle s'était aussi occupée de faire des chapeaux avant d'être modèle, — une dame venait, de temps à autre, lui apporter une forme et des garnitures pour que Tine continuât à lui faire ses coiffures « à façon ».

Je n'y voyais aucun mal. La petite dame

était charmante, quoiqu'un peu hommasse : des cheveux coupés courts et frisés, des costumes d'une extrême simplicité, de forme tailleur, et comme coiffure un feutre mou. Tine me disait que les chapeaux faits par elle ne servaient à la dame que pour ses visites et le théâtre. Avec cela un petit col d'homme et une jaquette demi-longue non ajustée.

Elle payait largement les..... façons de Tine, et comme cela nous mettait un peu de beurre dans les épinards, j'étais ravi de la cliente. Quel idiot !

Ce manège durait depuis un bon petit bout de temps, lorsque jeudi, je demande à Tine, après déjeuner, de m'accompagner chez Vigié, au sujet des maquettes. Elle me répond qu'elle a un chapeau à terminer pour la cliente, et que celle-ci doit venir le chercher vers trois heures ! Dame, le travail avant tout !

— « Tu rentreras pas tard, me dit Tine, au milieu de la fricassée de museaux, sur le pas de la porte?

— Bien sûr, je serai rentré à cinq heures au plus tard.

— Au revoir, chéri.

— Au revoir, amour.

Et je dégringole la rue Pigalle.

Arrivé chez Vigié, j'apprends qu'il est témoin dans une instance en divorce, et qu'il a été obligé de s'absenter.

Était-ce un présage du ciel ?

Ne sachant que faire, je me dis : « Le mieux encore est de rentrer chez moi », et je regrimpe la rue Blanche, pour varier cette fois les plaisirs.

Il pouvait bien être trois heures, trois heures et demie, et il est bien rare que je sois chez moi à cette heure-là.

En passant devant le Cerbère femelle, j'entends des ricanements et des chuchotements dans la loge, mais je n'y attache aucune importance, c'est la maladie de cette sorte d'animaux pas domestiques du tout, l'impudence.

Je fais l'ascension de mes cinq étages, la

clef n'était pas sur la porte, mais comme j'en ai toujours une double sur moi, j'ouvre, et en entrant, qu'est-ce que je vois sur le divan (Marcel Prévost appelle cela un « aimoir »). Tine couchée, aux trois quarts dévêtue et un homme... « à ses côtés » (ça c'est encore une façon de parler !).

Le peu de bruit que j'avais fait, ou plutôt l'état d'âme dans lequel se trouvaient mes personnages, ne les avait nullement fait se déranger ; ils ne m'avaient même pas entendu.

Je n'en pouvais croire mes yeux, et un moment je suis resté abasourdi ; rien qu'un moment ! Il a suffi de ce moment à Tine pour m'apercevoir, se relever et repousser... l'autre.

Ne m'occupant nullement de Tine, j'allais empoigner mon cocufieur, lorsqu'en m'approchant, sais-tu qui j'ai reconnu dans l'autre ? La cliente !

Tu songes si je les ai flanquées sur l'heure toutes deux à la porte, et si je suis guéri de la « Tinette » à jamais.

Aussi un conseil, mon lapin : Que tes amis fréquentent ta femme ; si elle t'aime, elle te restera fidèle, si elle ne t'aime pas, quoi que tu fasses, tu n'empêcheras pas ce qui doit arriver d'être consommé, mais au moins, tu n'auras pas (sans motif, je te le jure) l'affront que j'ai reçu sans pouvoir même te venger.

L'histoire, si elle est originale, — et je l'espère, — n'est pas drôle pour moi !

Qu'en dis-tu ?

A bientôt une bonne lettre à ton

pauvre co... pain

MAXIMIN.

AFFAIRE D'HONNEUR

A M. Catulle Mendès.

AFFAIRE D'HONNEUR

GEORGES DESFEUILLES
Maréchal des logis fourrier au 109e dragons,

AU COLONEL DE SARNES

Mon Colonel,

Au moment où ces lignes vous parviendront, je me serai fait « sauter le caisson »: j'ai volé l'argent de l'ordinaire!

Oui, j'ai été un voleur, moi!

Cependant, je ne veux pas « partir » sans vous assurer que ce voleur, *in extremis*, a été, jusqu'au dernier instant de sa vie, digne des bontés dont vous l'avez comblé.

Ceci n'est donc que l'essai de réhabilitation après la lettre du pauvre diable que vous avez si paternellement protégé, mon cher colonel !

Oh ! n'en ayez nul regret, vous allez connaître les motifs qui m'ont amené où j'en suis, et vous pourrez voir, par là même, que votre estime n'a pas fait fausse route.

Il y a huit jours, je recevais une lettre de mon père, m'annonçant, dans des termes désespérés, que sa maison de commerce avait périclité, qu'il était sous le coup d'une menace de banqueroute frauduleuse, par suite d'engagements non tenus vis-à-vis de lui, et que ma mère, dangereusement malade d'une angine de poitrine, pouvait — si cette menace venait à être connue d'elle — être foudroyée !

Ajoutez à cela que ma sœur Lise, votre filleule, est fiancée, et vous comprendrez, mon colonel, combien, malgré ma vieille honnêteté, j'ai peu hésité à me sacrifier pour les trois êtres que j'ai le plus aimés au monde !

— Enfin, hier, le vaguemestre m'apporta une seconde lettre de mon père, plus navrante encore que la précédente, dans laquelle il me disait que, faute par lui d'avoir opéré sans plus de retard un premier versement à valoir, au plus acharné de ses créanciers, il recevrait le lendemain même un commandement!

Alors, je n'ai plus hésité, et je vous en demande pardon à ma dernière heure, mon colonel, j'ai pris tout l'argent qui m'avait été confié, et je l'ai envoyé par mandat télégraphique à mon père!

Parviendrai-je ainsi à sauver ceux que j'aime! Je ne sais; mais du moins, aux dépens de mon honneur et de ma vie, — tout ce qui m'appartenait, — je l'aurai tenté. Faites-en part bien simplement à mon père, qui, avec du temps, pourra, je l'espère, vous rembourser.

Toutefois, je n'ai pas voulu, mon colonel, qu'il pût subsister un doute dans votre esprit, sur mon compte, un regret pour la confiance que vous m'aviez témoignée, et

dont j'étais si fier, — ah ! pour cela non, — aussi, avant de vous quitter, ai-je tenu à me réhabiliter, en tant que possible, à vos yeux, à ne pas m'en aller tout à fait infâme !

Vous pouvez pour une autre raison me pardonner encore, mon colonel, car je pars avec la suprême douleur : un amour pur au cœur, un amour heureusement ignoré de celle que j'avais choisie entre toutes.

Voilà qui est rude !

Mais ayant toujours été loyal, je sacrifie mon amour avec mon honneur et ma vie, pour conserver la vie et l'honneur de ma famille.

Cela mérite bien votre pardon, mon colonel ! J'y compte.

Adieu et merci.

GEORGES DESFEUILLES.

EMPRUNT

A Mme et M. Pinto d'Araujo.

EMPRUNT

LOUISE DUNOYEL A MAURICE HAUTECLAIR

Mon cher Ami,

Ma demande à peine formulée, vous allez vous dire très certainement, à la dixième ligne de cette lettre : « Encore un tapage ! »

Combien je voudrais, quitte à ce que vous me déjugiez, et justement, que vous fussiez dans le vrai !

Hélas ! si assommantes que soient les jérémiades larmoyantes, pour celui auquel elles s'adressent, mais auxquelles j'espère

que vous n'assimilerez pas cette demande, il faut cependant que ma requête vous parvienne ; il le faut !

Si vous la rejetez, — ce que je n'ose croire, — eh bien, à la grâce de Dieu, advienne alors que pourra, j'aurai tenté ma dernière chance de salut, et, mon espoir déçu... ce sera la fin.

Lorsque vous m'avez quittée, Maurice, m'annonçant votre mariage inespéré, — pour vous, — je n'ai rien eu à vous reprocher, vous avez été parfait à mon égard, puisque cette rupture était inévitable et que votre situation ne vous permettait plus (oh ! l'horrible mot !) de m'entretenir. Mes dettes payées, votre famille mise au courant, il m'a été remis encore vingt mille francs !

Dire, malgré tout cet amour qui bouillonne dans mon cœur, dire que je m'étais promis fièrement, puisque j'avais été « payée », de ne plus jamais vous donner signe de vie, après cette libéralité, et qu'il me faut aujourd'hui me départir quand même de mon

mutisme, venir quémander à nouveau une aumône..... de vous !

Mourir, disparaître, oui certes, j'y ai bien pensé, mais je ne suis plus seule : j'ai charge d'âme, vous le savez, Maurice, puisque c'est d'après votre touchant conseil que j'ai adopté, il y a trois ans, l'enfant de ma sœur morte en couches !

Le bébé a grandi ; moi, que les années, le chagrin de la solitude et l'abandon ont aigrie et rendue sauvage, je me suis rejetée sur cette dernière affection. J'aime ce chérubin, de tout l'amour que je ne puis maîtriser pour un autre, — car il faut bien aimer quelqu'un en cette triste vie, — et je n'ai pas le courage de le quitter !

L'argent que vous m'avez fait remettre, ces vingt mille francs, je les avais placés dans une banque qui m'offrait six pour cent d'intérêt. Cela me paraissait superbe. Le directeur m'engagea même à faire produire plus avantageusement, « par ses soins », mon pécule, en spéculant quelque peu à la

Bourse. Or vous savez si je suis bêtement confiante et ce que je m'y connais en matière d'argent!

D'abord, tout alla bien; mais au bout de quatre mois, je fus avisée que je perdais quatorze mille francs!

Je voulus me rattraper, — toujours sur les conseils du fameux directeur de la banque, — et avant hier j'ai reçu avis que, non seulement le reliquat des vingt mille francs déposés en compte courant se trouvait absorbé, mais que je restais devoir en outre huit mille deux cent quarante francs, qu'il me fallait verser dans les quarante-huit heures!

Tout cela n'est guère intéressant; moi-même, je ne suis non plus intéressante, et cependant, c'est la ruine, mon bon Maurice!

Donc, si je vous écris (il faut que je te dise « vous » maintenant), si je vous écris à ce sujet, c'est que je suis affolée par la menace d'une saisie, que j'ai trouvée ce matin, dans

la signification déposée par l'huissier chez mon concierge !

Saisie, vendue, tombant ensuite d'échelon en échelon, que m'eût importé cela, si j'avais été seule ! D'ailleurs, je vous l'ai dit, je n'aurais pas laissé au temps la possibilité de m'amener jusque-là ; mais je ne suis plus seule et je vous supplie, à mains jointes, mon cher Maurice, ne fût-ce qu'en souvenir des heures de jadis, où jolie, vous me disiez que votre bonheur ne pourrait être payé par le trésor d'un roi, de rendre, par cette aumône, la quiétude à ma pauvre tête qui s'en va !

Pour parer au plus pressant, vous paierez directement celui qui m'a certainement spoliée, puis l'enfant placé — grâce à vous encore — à la campagne, moi je me mettrai à travailler, si peu que j'y sois habituée, car je ne veux plus rien de vous pour moi, tout au contraire. Enfin, si les forces et le courage ne me font pas défaut, puisqu'il paraît que je suis adroite, j'entrerai dans une maison de couture, où j'arriverai peut-être, à

force de travail et d'économie, à vous rembourser ce prêt.

Merci de loin et à l'avance, car je ne veux pas douter, même un instant, de celui qui a été aussi haut dans mon amour que dans mon estime.

Votre toujours reconnaissante,

Louise Dunoyel.

MARIAGE PAUVRE

Pour M. et Mme Orosdi

MARIAGE PAUVRE

MARIE DUMORTIER A MONSIEUR LOUIS DULAC

Monsieur,

Riche, plein de cœur, respecté et estimé, vous avez demandé à ma mère la main de la pauvre petite maîtresse de piano, celle qui arpente Paris, pour courir le cachet de cent sous !

Comme c'est bien, comme c'est beau, et combien je suis fière de votre choix, Monsieur, car vous avez su deviner, sous ma timidité, la joie et le bonheur que j'aurai à

rendre heureux, celui qui m'épousera malgré ma misère!

Aussi, est-ce dans les déconvenues que j'ai éprouvées, — et elles ont été nombreuses, — une des plus pénibles, que celle d'être obligée, aujourd'hui, de dire au brave cœur que vous êtes : « Un autre m'a déjà conquise, je lui appartiens entièrement corps et âme; il est pauvre comme moi, pas très beau, mais artiste, et je l'aime! »

Je ne puis donc songer à lui manquer de parole, d'ailleurs je ne le pourrais pas.

Lors de mes débuts dans ce triste gagne-pain, — ma mère malade, — il nous a secourues de ses économies, de son courage et de ses conseils.

C'est lui qui, le premier, m'a ouvert un coin du ciel, en me disant que j'étais désirable!

Malgré cette facilité de liberté qui existe entre artistes, jamais il ne s'est permis une privauté, tout au contraire, il me protégeait, en m'éloignant de ceux qui auraient pu

tenter de déflorer mes aspirations d'amour honnête.

Vous le voyez donc, Monsieur, si je n'aimais celui dont je viens de vous parler, il faudrait que je fusse une ingrate, ce qui n'est pas, et je serais indigne de vous!

Je n'ai pas hésité un instant à vous écrire tout ceci, et pour vous remercier de l'honneur que vous m'avez fait et puisque vous êtes maintenant au courant de la situation, vous me comprendrez, j'en suis certaine.

Si décevant que soit pour ma chère maman le chagrin que je vais lui causer, en la privant d'un gendre riche, — tout son rêve! — je conserverai votre estime, votre amitié même, Monsieur, et la déception de la maman ne durera plus le jour où elle caressera les boucles blondes de l'enfant que l'amour nous devra, et dont vous serez le parrain si vous daignez y consentir.

Je ne puis vous dire, par conséquent,

Monsieur, d'accepter mes regrets, mais je vous offre, en compensation, l'hommage de toute ma reconnaissance la plus sincère.

MARIE DUMORTIER.

CONSOLATIONS INÉDITES

Pour M. et Mme Coulon.

CONSOLATIONS INÉDITES

MARION DE MONTESPAN AU COMTE PAUL D'AQUITAINE

Mon cher Paul,

Lorsque vous m'avez reconduite si gracieusement l'autre soir, après notre petit dîner en tête à tête chez Laurent, je suis rentrée dans mon « home », l'âme navrée de toute votre douleur et je me suis engagée, vis-à-vis de moi-même, à ramener votre esprit et vos illusions dans le droit chemin.

Vous avez « lâché » Célestine après une scène abominable, scène faite par vous, parce

que Célestine, par égard pour sa famille, vous obligeait à espacer de plus en plus vos visites !

Puis, lorsque vous avez voulu rabibocher les choses, Célestine, jouant à l'offensée, vous a totalement interdit sa porte. Or, aujourd'hui, soit par habitude, soit l'horreur du nouveau ou l'ennui de chercher, vous êtes « désespéré » que le replâtrage ne puisse avoir lieu !

Ce serait à pouffer de rire, si ce n'était désolant, de voir un homme jeune, intelligent, fortuné, membre des « Pommes de Terre », c'est-à-dire chic au suprême, désiré par toutes les femmes (sans que vous le sachiez, oui, Monsieur le modeste), se laisser aller, comme vous le faites, au désespoir, parce qu'une donzelle Célestine ne veut plus de lui ! Quelle folie ! Ah ! le beau malheur ! Vous allez voir.

Certes, si je ne connaissais Célestine depuis ma plus tendre enfance, je pourrais me méprendre sur son compte, mais nous

avons été ensemble à l'école du soir, nous avons joué aux grâces, en pantalons noirs, sur la chaussée de la rue Lepic, et je la connais, la rouée, comme je me connais moi-même, mieux peut-être ! Songez donc, une amie de vingt ans, or j'en ai à peine vingt-deux. Toute notre vie !

Célestine, d'abord et avant tout, n'a jamais été une amoureuse, si ce n'est de la galette. Ah ! pour cela, oui ; et, comme vous êtes la générosité faite homme, sous les traits du plus aimable des clubmen, la finaude vous a tenu serré dans ses filets, tant qu'elle n'a pas trouvé mieux ; mais son frère, qui s'est faufilé dans la bande américaine, lui ayant présenté Kupper, le richissime Kupper, le milliardaire du Transvaal, elle a si bien manigancé, la roublarde, qu'il l'a attachée à sa personne, avec des chaînes de diamants et de perles.

L'Américain, vilain et jaloux, — l'un ne va pas sans l'autre, — lui ayant signifié qu'au moindre coup de canif il se trottait, made-

moiselle Célestine Du Maines s'est absolument rangée des voitures ; pour un rien, elle ferait des retraites, afin d'édifier son seigneur et maître. Je tiens tout cela d'elle-même, vous pouvez donc être certain de ce que j'avance.

Et vous, qui m'êtes depuis longtemps si sympathique, mon cher Paul, vous, si vraiment, gentilhomme — mon dada à moi, la noblesse, la vraie s'entend, — vous me rendez honteuse pour vous-même, parole d'honneur, lorsque je vois un homme tel que vous s'abîmer dans une douleur nullement motivée ; aussi ai-je résolu, je vous le répète, de vous ramener dans la bonne voie.

Voulez-vous être l'ami d'une femme intelligente, désintéressée et aimante, très désireuse de se trouver souvent en votre compagnie, jolie, et pouvant vous faire honneur en toutes circonstances, par l'esprit d'assimilation qu'elle possède au suprême degré ?

Si oui, un seul mot de vous, je fais ma malle, et nous partons tous deux demain

soir à 6 h. 50 pour Sainte-Adresse, où nous entamerons une lune de miel, qui n'arrivera à son dernier quartier que lorsque j'aurai cessé de plaire. J'imagine que c'est loin?

Cela vous va-t-il ainsi?

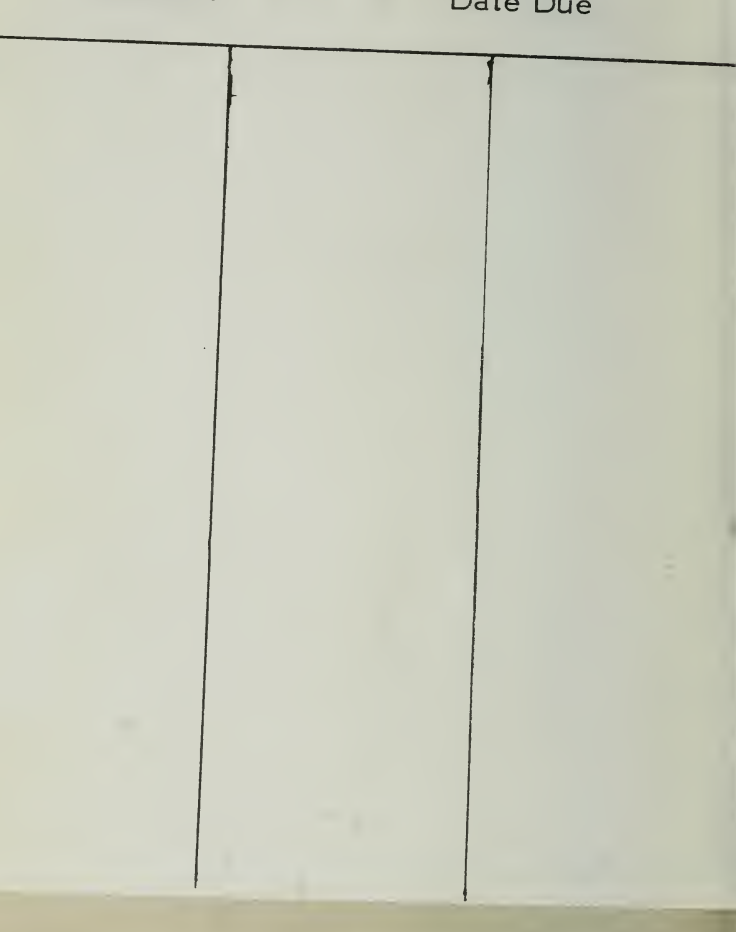
Donc, à demain soir 6 h. 50, gare Saint-Lazare; vous verrez si j'ai eu l'idée heureuse pour tous deux!

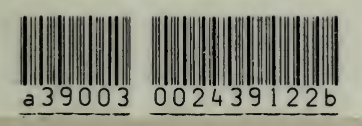
Mes mains dans les vôtres, en attendant mieux.

Marion de Montespan.

TABLE DES MATIÈRES

Paris. — L. Maretheux, imprimeur, 1, rue Cassette.




a39003 002439122b